Historique du 16e Régiment d'Infanterie
Imprimerie J.-L. Serre – Montbrison – 1919
numérisation : P. Chagnoux - 2011

Titre : **16e REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **Collection BDIC**
Référence : **IMPRIMERIE J.-L. SERRE** **MONTBRISON – 1919**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2011**

Ancestramil

Historique du 16e Régiment d'Infanterie
Imprimerie J.-L. Serre – Montbrison – 1919
numérisation : P. Chagnoux - 2011



Historique du 16e Régiment d'Infanterie
Imprimerie J.-L. Serre – Montbrison – 1919
numérisation : P. Chagnoux - 2011

16e RÉGIMENT D'INFANTERIE

----------o----------

HISTORIQUE

du RÉGIMENT

PENDANT LA

GUERRE 1914 – 1918

Anciens Tramil

MONTBRISON

Imprimerie Militaire J.-L. SERRE

---o---

1919

AVANT-PROPOS

-----o-----

Vous qui, sous l'étendard du 16e Régiment d'Infanterie, avez si longuement, si âprement, si opiniâtrement travaillé à la victoire ; vous les combattants, vous, les authentiques poilus ; vous, les grands entre les grands.
Vous, les êtres aimés, les familles de ceux qui ont scellé de leur sang l'amour de la Patrie, qui ont acheté, au prix du sacrifice suprême, la Revanche et la Paix française ; vous, mères, sœurs, fiancées, épouses, amis qui avez pleuré, et portez encore fièrement le deuil d'un héros.
Vous, ceux de demain, qui jalouserez la gloire de vos aînés ; vous qui, sans souhaiter de nouvelles batailles, sentirez cependant bouillonner le sang guerrier de la race, et souffler l'âme des vainqueurs ; vous qui viendrez apprendre, à l'école de vos anciens, comment on est fort et vaillant, comment on sert **la France**, comment on sait pour elle obéir, combattre, souffrir, mourir ; vous qui avez à cœur, non seulement d'être dignes de votre drapeau, mais de connaître ses titres de noblesse.
C'est pour vous que sont écrites les quelques pages qui suivent, pages bien modestes en regard des hauts faits qu'elles ont à relater, en regard aussi de ceux qu'elles doivent glorifier ; histoire brève et simple de ce que fut, de ce qu'accomplit, au cours de la formidable épreuve, un beau régiment de **France**, votre régiment.
Et vous, les Morts, qui, selon la parole sublime d'un petit soldat, vous êtes mis debout pour vaincre, à nos côtés, venez aussi inscrire vos noms en lettres éternelles à la fin de ce livre, comme au bas d'un testament.

Juin 1919.

----------o----------

Ancestramil

Historique du 16e Régiment d'Infanterie
Imprimerie J.-L. Serre – Montbrison – 1919
numérisation : P. Chagnoux - 2011

CHAPITRE PREMIER

-----o-----

1914

LA GUERRE

DE MOUVEMENT

-------o-------

Du 2 au 16 août 1914, le 16e R. I., rassemblé à Montbrison (Loire), siège de son dépôt, se mobilise. Aux trois classes de l'active 1911 – 1912 – 1913, et aux militaires de carrière viennent se joindre les classes les plus jeunes de la réserve, et des Officiers de complément. La petite cité change immédiatement d'aspect ; au caractère un peu effacé de la vie de garnison a succédé une activité générale, englobant militaires et civils. Les murs de la caserne semblent avoir éclaté ; les hommes qui en temps ordinaire, s'y confinaient en des occupations plus ou moins compassées, remplissent maintenant la rue de leur mouvement fébrile. Le rouge des culottes et le bleu sombre des capotes paraît surgir du sol même ; c'est comme une floraison subite qui émaille de ses couleurs vives le fauve paysage du Forez.

Plus de routes ni de ruelles désertes. Les vieilles maisons qui, hier, abritaient de paisibles habitants, semblent elles-mêmes entrer dans la tourbillon et secouer la mousse de leurs pignons ; des fenêtres et des portes, jaillit une vie intense, de lourds chevaux accoutumés au lent travail prennent des allures désinvoltes sous la main vigoureuse des soldats ; des tombereaux, des camions, des charrettes aux formes pittoresques viennent rompre les lignes géométriques des convois militaires, le cadre étroit des habitudes régimentaires est emporté par l'afflux de toute la vitalité d'une région. Ce n'est pas une troupe qui s'équipe, c'est un peuple qui s'arme.

Dans la fièvre de cette animation, les esprits se préparent aux rudes épreuves du lendemain. La gravité des physionomies contraste singulièrement avec des propos qui se veulent rester légers et insouciants. Dans les adieux qui s'échangent l'enthousiasme étouffe les regrets et les inquiétudes. On sait qu'il va falloir en finir avec un ennemi puissant, dont les querelles continuelles et l'arrogance exécrable rendent l'Europe inhabitable : trop de vexations ont été subies, trop de résignation a été nécessaire, trop de menaces pesaient sur l'existence nationale pour qu'on ne se sente pas soulagé d'en découdre enfin une fois pour toutes avec un interlocuteur insolent. Puis, les premières

Ancestrami

nouvelles sont excellentes : l'Angleterre se met à nos côtés, la Belgique se tient prête à défendre de son mieux son territoire et repousse les offres humiliantes du Germain, l'Italie lâche la Triplice, notre frontière du Sud-Est ne court aucun risque, la Russie, géant d'autant plus formidable qu'il est plus inconnu, jette tout son poids dans notre balance, la Serbie se dispose à harceler les flancs de l'Autriche, le Japon est entraîné dans notre alliance, la mobilisation française se poursuit dans un ordre parfait. Aussi, songe-t-on moins aux difficultés de la tâche qu'aux grandes espérances qui naissent.

Et c'est aux acclamations délirantes des femmes, des enfants et des vieillards que le 16e emportant toute la jeunesse de la subdivision, s'embarque en trois trains le 6 août.

Après un voyage où les encouragements, les souhaits, les fleurs, les gâteries lui font escorte, à chaque arrêt, il arrive le 7 au soir à Horol (Vosges) et prend aux environs ses cantonnements de concentration.

Ce stationnement dure trois jours, pendant lesquels on complète l'organisation des fractions, on amalgame les réservistes et les hommes de l'active, on révise certains points de l'instruction, on vérifie le matériel, et surtout, chefs et soldats se pénètrent davantage les uns et les autres, c'est la veillée des armes, mais c'est aussi la communion des cœurs dans un même idéal et dans une confiance mutuelle. Ce contact familier contribue à affermir les âmes ; chacun y puise une notion réelle, positive, de la solidarité du rang ; on se cherche et on arrive à se sentir les coudes. Un lieutenant, au moment de rendre les honneurs au drapeau, dit à sa troupe : « Rendez-vous compte que la présentation des armes n'est plus seulement aujourd'hui un geste symbolique, mais que nos cœurs sont désormais le rempart vivant de l'emblème du régiment ». Et la cérémonie finie, un caporal réplique à l'Officier : « Mon lieutenant, nous sommes mieux qu'une muraille, car un mur s'écroule parfois, mais nous, on ne peut pas nous renverser tous. » Dans de multiples scènes du même genre s'affirme aussi ce qui devait être une de nos principales forces morales pendant la guerre : l'intimité entre l'Officier et ses hommes.

On apprit bientôt que le 13e C. A. était rattaché à la 1re Armée (Général **DUBAIL**) avec les 7e, 8e, 14e C. A. En même temps arrivait la nouvelle de l'entrée des Français à Mulhouse. La légende venait ajouter sa parure d'or à la réalité : on parlait autour des cuisines, des exploits fantastiques de la flotte anglaise dans la mer du Nord, de notre Cavalerie en Belgique et en Alsace, des Russes sur le théâtre oriental. Sans doute la confirmation se faisait souvent attendre, et pour cause! La confiance n'en était pas moins exaltée.

Le 10, le mouvement commence. La 25e D. I. marchait derrière la 26e D. I., la 50e Brigade en réserve de C. A. Les étapes furent rudes, et comme l'entraînement faisait défaut aux réservistes, il y eut de la fatigue, des indispositions, des traînards. Mais le soir au cantonnement ou au bivouac, on se retrouvait au complet, et le lendemain matin, tout le monde était gaillard pour aller de l'avant. C'est alors qu'on entendit au loin les premières canonnades : minutes d'émotion vite comprimées et prélude de l'aguerrissement. L'itinéraire suivi se jalonnait par Thaon-les-Vosges, Rambervillers, Baccarat. Le 14, premières visions d'horreur : le village de Parux, que traverse le régiment, a été incendié par les Allemands en retraite : les cendres fument encore ; une odeur de chair grillée se répand dans l'atmosphère ; aucune maison n'est debout ; dans les prés environnants des matelas éventrés, des couvertures, de la literie, du mobilier, de la vaisselle en désordre, suprêmes reliefs du

pillage ; les habitants ont disparu ; ceux des alentours racontent que les enfants ont été rassemblés dans l'église avant qu'on y mette le feu ; une vieille femme, à notre approche sort des décombres ; c'est le seul être vivant qui reste dans ce désert, mais elle est devenue folle subitement. Le soir, après une longue attente sous une pluie d'orage, on pénètre dans Cirey, enlevé d'assaut par la 49e Brigade. Le 16, franchissement de la frontière, près de Bertrambois : les poteaux sont à terre. On est en Lorraine annexée où le régiment va recevoir bientôt le baptême du feu.

Paysage frais et pittoresque, richement boisé, doucement vallonné ; à l'horizon le profil moelleux des Vosges ; campagnes agricoles où dominent les prairies et les pâturages et que traversent des cours d'eau rapides, sinueux ; gais villages aux maisons aplaties, aux toitures rouges, aux rues tortueuses ; chemins encaissés et rocailleux que parcourent quelques rares charrettes basses, trainées, tantôt par une couple de vaches, tantôt par l'appairement bizarre d'un petit cheval ou mulet, et d'un bœuf. Les habitants, timides, inquiets, restent enfermés chez eux, visiblement encore apeurés par la férule du maître d'hier, tremblants d'être épiés, étonnés de voir les pantalons rouges empourprer le sol ; seuls les anciens de 1870 manifestent leur joie et arborent les couleurs françaises ; mais le seuil franchi, c'est de presque tous, l'accueil empressé, cordial, affectueux.

La nuit du 16, est passée aux métairies de Saint-Quirin. Le 17, escarmouche d'avant-garde (2e Compagnie), avec des cyclistes allemands qui sont chassés des bois qu'ils occupent ; nous avons quelques blessés ; le soir, cantonnement à Voyer, sous la protection d'avant-postes constitués par le 1er Bataillon.

Les symptômes de la bataille proche, s'accentuent ; on aperçoit plus souvent des uhlans, la canonnade est plus distincte et plus nourrie ; des renseignements souvent exagérés, affluent ; ainsi, dans la matinée du 18, on entend raconter que notre cavalerie divisionnaire a enlevé plusieurs villages, mis en fuite de forts partis ennemis ; nos voisins du 8e C. A. auraient pénétré dans Sarrebourg, malgré la résistance des Allemands ; de fait, on aperçoit, au loin, la ville, où, de temps à autre, tombent de gros obus qui font une poussière rouge de tuiles brisées. Aussi le cantonnement du 18 à Schneckenbusch est-il moins un repos qu'un stationnement d'attente. On réquisitionne sur place des victuailles, car le ravitaillement n'arrive plus depuis trois jours, et, sans dormir, on s'en va sur le plateau voisin, prendre position. L'aube du 19 surprend les 1er et 3e Bataillons s'organisant défensivement sur les hauteurs entre Schneckenbusch et Brouderdorf, (voir cartes au 80.000e de Sarrebourg, Strasbourg, Lunéville et Saverne), tandis que le 2e Bataillon se forme en réserve au N.-E. de Hesse, à l'O. du canal. Tout annonce l'engagement : des patrouilles envoyées vers Bühl se heurtent à des postes ennemis ; l'artillerie allemande commence à la fin de la matinée, à nous bombarder par obus de gros calibre. Chacun tient à cœur de faire bonne figure sous l'avalanche et dominer son émotion : le régiment donne là ses premières preuves de stoïcisme. Certes, les 150 et les 210 sont impressionnants, et par leur sifflement, et par leurs explosions formidables, et par les trous qu'ils creusent dans le sol ; mais chacun reste à son poste, comme enchaîné par le devoir. Les pertes sont d'ailleurs légères. Un « drachen » se montre à l'horizon, au N.-E. de Sarrebourg, c'est une curiosité ; la plupart ignorent quel est son rôle, ne s'en effarouchent pas et ne cherchent point à se dissimuler ; quelques-uns lui attribuent une puissance magique, d'autres n'y veulent voir qu'un épouvantail à moineaux. Un avion apparaît, la croix noire de Saint-André soutachant les ailes, nous survole, lance des fusées ; nouveau prodige !!!

On assure que ce sont des bombes, et on est surpris qu'elles ne parviennent pas au sol ; les plus

imaginatifs hasardent qu'il s'agit de signaux ; des coups de feu isolés sont dirigés sur l'appareil, à la hausse de combat ; un sous-officier songe même à se servir de son pistolet. On apporte au Colonel **PENTEL**, commandant le régiment, un appareil téléphonique trouvé dans les bois de Vallérystal : et les spectateurs de crier aux espions. A la nuit tombante, le feu de l'artillerie diminue d'intensité et finalement s'éteint. Le ventre creux, mais l'esprit rempli d'images fantasmagoriques, on couche sur place et on dort !!

Combat de Schneckenbusch (20 août 1914)

Le 19 août, le combat paraissait sévir sur notre droite dans les forêts montueuses d'Abreschwiller, et sur notre gauche dans Sarrebourg et aux environs ; mais le régiment n'avait pas été engagé. Le 20 au matin, on eu connaissance d'extraits des ordres ; la mission qui nous incombait consistait à tenir sur le plateau Schneckenbusch – Brouderdorff, et même à y attirer l'ennemi. La matinée fut marquée par les mêmes actions d'artillerie que la veille, mais avec plus d'intensité. Le 77 vint compléter l'orchestre des 105, 150 et 210. Une reconnaissance fut envoyée vers la faïencerie et la trouva bien inoccupée (3e et 10e Compagnies), mais bientôt des colonnes d'infanterie allemande, en formation d'approche apparaissent au N. du canal. On avait la veille commencé des tranchées : on travaille maintenant à les approfondir. Le feu de l'artillerie devient de plus en plus violent, les pertes commencent à être sensibles : vers 14 heures, le combat prélude par des tirs nourris de mitrailleuses ; en petits paquets, les Allemands franchissent le canal, sur des passerelles de fortune, en dépit de notre bombardement. Brouderdorff, tenu par le 139e R. I. (26e D. I.) cède vers 15 h.30 ; l'ennemi tente d'en déboucher en direction de Schneckenbusch. La bataille bat son plein : le 16e prodigue les trésors d'héroïsme accumulés pendant les années de préparation morale à la guerre. Le Capitaine **PARISOT** (3e Cie) atteint mortellement, refuse tous les soins et continue à commander de la voix et du geste : comme il ne peut se mouvoir, il prescrit à un homme de son entourage de le tourner la face vers l'ennemi. Un soldat de la 4e Cie blessé, s'écrie : « maman » ! et un sergent, qui combat à ses côtés, riposte : « Ici, maman, c'est **la France** ! ». Un mitrailleur, le sergent **CHARNAUX** se trouve auprès du Chef de Bataillon quand celui-ci appelle ses agents de liaison pour porter un ordre en première ligne, comme personne ne répond, le sergent prend le pli et part. En cours de route, il a le bras gauche fracassé par une balle. Il se dispose à rejoindre sa pièce, mais aperçoit quelques hommes qui reculent. Il saisit un fusil, court à eux et les entraîne ; son œuvre accidentelle achevée, il revient à son poste et refuse de gagner le P. S. Il est atteint quelques minutes après par un E. O. au ventre : il survivra d'ailleurs et deviendra lieutenant. Le Colonel **PENTEL**, le Capitaine **THOMAS**, son adjoint, et une grande partie de leur personnel restent debout à leur poste, le calvaire de la côte 285 ; quelques-uns fument, les autres écrivent, le Colonel dicte. Cependant les blessés et les tués sont déjà nombreux, beaucoup d'Officiers sont touchés ; les fractions maintenues en réserve dans chacun des bataillons s'engagent.

Le champ, de bataille est à nous.

Cette rude affaire nous avait causé des pertes extrêmement sévères (voir annexe N° 1).

La retraite et les combats sur la Mortagne (21 août – 9 septembre)

Le lendemain matin, le régiment, conformément à de nouveaux ordres se reforme sur la rive Sud du canal à l'Ouest de Hesse ; on réorganise promptement les unités, en répartissant le commandement entre les cadres survivants. Puis, toute la journée, c'est le repli par échelons qui occupent successivement les positions de Züffol, de Lorquin, du bois de la Minière. Une compagnie, la 6e, sous les ordres du Lieutenant **CALLEY**, laissée en arrière-garde à la lisière Nord de Lorquin, combat jusqu'à ce qu'elle ait perdu son Chef et les 3/4 de son effectif : le reste, cerné est obligé de se rendre, mais dans un geste tel que le Bourgmestre de **Lorquin** écrira plus tard son admiration au Colonel du 16e. Elle sera citée à l'ordre de l'Armée pour ce fait d'armes.

Puis c'est la retraite du 21 au 24, par Fraquelfing, Hattigny, Tanconville, Frémonville, Harbouey, Nonhigny, Montigny, Azerailles, Glonville, Ménarmont, Xaffévillers, Roville, Romont.

Retraite ordonnée, que l'ennemi n'arrive pas à inquiéter. On s'arrête sur la Mortagne ; le 24 on entreprend la construction de tranchées devant Xaffévillers. L'ennemi ne se montre pas. Le 25 août, c'est nous qui partons des hauteurs de la Grande-Pucelle (voir carte au 80.000e de Lunéville), attaquons Saint-Pierremont ; mais les Allemands y sont en force et peuvent conserver le village. Cette nouvelle action nous coûte des pertes très graves (voir annexe N° 1). Le 26 au matin, la D. I. se replie sur Moyemont ; mais à midi, l'ordre arrive de faire demi-tour ; il faut chasser l'ennemi au-delà de la Mortagne.

Le régiment aide le 121e R. I. (26e D. I.) à reprendre Saint-Maurice-sur-Mortagne (voir annexe 1, les pertes) ; les 27, 28, 29, il attaque Xaffévillers à quatre reprises, de jour ou de nuit, s'en empare deux fois, mais mal soutenu à droite et à gauche, est amené à l'évacuer. Le combat de nuit du 28 au 29 a lieu dans la plus profonde obscurité, sous une pluie d'orage. L'ennemi est surpris en désordre dans le village ; mais de notre côté également, le mouvement est aveugle et ne donne pas les résultats escomptés. Un adjudant est blessé à la figure par une baïonnette française ; le Sous-lieutenant **PUPAT**, apercevant à ses côtés la silhouette d'un soldat, lui demande : « Quelle Compagnie ? » L'autre qui est un Allemand, répond par un coup de baïonnette ; heureusement, l'Officier esquive et abat son adversaire.

Ces engagements répétés ont affaibli de plus en plus les effectifs (voir annexe 1) et malgré un renfort de 800 hommes arrivé dans la matinée du 28 le régiment se trouve après l'affaire du 29 réduit à 1.450 hommes. Il n'y a plus ni chef de bataillon, ni capitaine, plus de la moitié des compagnies sont commandées par des sous-officiers. Debout à son P. C., au bord de la route de Roville à Saint-Pierremont le Colonel **PENTEL** pleure à la fois d'admiration et de douleur. Ses plus chers compagnons d'armes gisent dans Xaffévillers, aux abords, sur les mamelons de la Grande-Pucelle, de la Petite-Pucelle, du Menu-Bois.

Trois Officiers, les lieutenants **LEDUC**, **GIGNOUX** et **JAY** se retrouvent dans les rues de

Xaffévillers ; d'emblée, en l'absence d'Officiers d'un grade supérieur, l'un d'eux, **LEDUC** prend le commandement et entreprend l'organisation défensive de la position conquise : mais survient l'ordre de retraite ; et pour cette exécution, les trois Officiers s'interrogent sur leurs droits respectifs au commandement. Pour aller de l'avant, le chef avait surgi spontanément ; pour reculer, chacun veut s'effacer.

Le 16e est mis le 29 au soir, à l'arrière, à Hardaucourt, à 2 kilomètres du champ de bataille pour se reformer. Les journées du 30 et du 31 suffisent à peine à cette besogne ; et le 1er septembre, on remonte en ligne devant Roville-aux-Chênes. Pendant huit jours, on tiendra cette position, un bataillon aux A. P. sur les hauteurs qui dominent Doncières à l'Ouest, 2 bataillons en réserve dans Roville. Ce n'est pas l'inaction ; patrouilles incessantes dans les bois des Pucelles, pour empêcher l'ennemi de les fouiller ; reconnaissances offensives sur Doncières et le Moulin de Goro, pour lesquelles il faut choisir entre les volontaires, tant ils sont nombreux ; travaux d'organisation où l'inexpérience de l'infanterie commence à se dégrossir, grâce aux conseils de moniteurs du génie ; harcèlements par le feu et le mouvement. Une petite opération dirigée par le Sous-lieutenant **CRUSSARD** sur **Doncières** permet de ramener les quelques civils restés dans le village et qui, chaque jour, reçoivent les obus des deux partis, car le ravin où est sise la localité fait partie du « no man's land ».

Les réserves encaissent des bombardements de jour fréquents et l'entracte de la nuit est utilisé pour les ravitaillements, fatigants, pénibles. Le 4 septembre, le déclenchement subit d'un tir violent de 150, dans le Parc de Roville (Est du village), atteint les 3e et 4e Compagnies qui perdent 109 hommes.

Le P. S. installé au presbytère regorge de blessés, lamentablement déchiquetés ; il est pris à partie à son tour par le canon. Les médecins, le curé, les sœurs de la charité résidant dans le village se prodiguent pour panser les plaies, dégager les salles où les victimes sont couchées au milieu des plâtras, des vitres et des glaces brisées, des plafonds effondrés, de la vaisselle réduite en poussière. Aux malheureux qui crient « à boire » on a quelques gouttes d'eau à peine à distribuer. Il faut la tombée de la nuit et le repos habituel qu'elle amène pour apporter un peu de soulagement, de paix, d'ordre et de calme dans ce temple de souffrance.

Le lendemain, le Colonel **PENTEL** prend le commandement de la 50e Brigade et le 16e va avoir pour Chef... un Capitaine, le Capitaine **REPELLIN**.

Le 9, attaque du régiment sur le bois de la Horne par Doncières. Les bataillons sont échelonnés les uns derrière les autres en vue d'une action prolongée ; le 2e Bataillon, sous les ordres du Capitaine **JAY**, capitaine depuis 5 jours, dépasse Doncières, prend pied dans le bois au Nord de ce village ; mais il se trouve en pointe par rapport à ses voisins et la progression doit être arrêtée.

Le soir même, le régiment est relevé par des B. C. P. de réserve, et retiré à l'arrière ; le 11, il s'embarque à Thaon-les-Vosges et débarque le 13 à Creil (Oise). En cours de route, il apprend par des lambeaux de journaux ou par des télégrammes officiels affichés dans les gares, le résultat de la bataille de la Marne. Jusqu'alors, on était resté dans une ignorance presque absolue des évènements : le 5 septembre, on imaginait que l'Armée Française se battait encore en Belgique ; le 6, on entendait parler de combats vers Compiègne, Senlis, Soissons, Fismes ; d'aucuns racontaient

des succès remportés en Alsace, ou devant Lunéville, ou sur mer : c'était l'incertitude parfois angoissante. L'arrivée d'une nouvelle sûre et très bonne, le contact avec les populations exaltées qui se pressaient aux abords des voies ferrées, les fleurs et les cadeaux firent oublier les inquiétudes de la veille, renaître l'enthousiasme et la confiance, mépriser la fatigue. Et c'est avec l'ardent désir de participer à la Victoire que le 16e pris pied sur le sol de la Picardie.

----------o----------

EN PICARDIE

(à partir du 13 septembre)

-----o-----

Jeté dans les riches plaines du cœur de la France, il traversa les coteaux boisés, les petites villes luxuriantes du Vexin : Rautigny, Liaucourt, Choisy-la-Victoire, s'abrita quelques heures dans les châteaux somptueux du Valois, Blincourt, Arsy ; frôla Compiègne, la ville princière et remontant l'Oise aux larges rives souriantes, par Longueil, Thourotte, Béthancourt, Ribécourt, coucha le 15 au soir à cheval sur la rivière, à Dreslincourt (2e et 3e Bataillons), et Pimprez (1er Bataillon). C'est là qu'il devait à nouveau se heurter avec l'ennemi.

Les combats de Picardie (16 Sep. - - 6 octobre)

Combat de Dreslincourt — Pimprez (16, 17 septembre 1914)
(voir carte au 80.000e de Soissons).

Pendant que le régiment faisait route, le 15 septembre entre Longueil et Thourotte, des renseignements étaient parvenus au Colonel **PENTEL**, commandant la 50e Brigade ; les uns apportés par des cavaliers indiquaient que l'infanterie ennemie semblait s'organiser sur les hauteurs boisées des abords de **Noyon** ; les autres provenant d'Officiers du Génie, qui, en réparant la voie avaient surpris des conversations téléphoniques, signalant que les Allemands avaient l'intention de résister sérieusement dans le massif de Thiescourt. Néanmoins aucun engagement n'eut lieu ce jour-là pour le 16e R. I., et même la 6e Compagnie sous les ordres du Lieutenant **FARGUES**, put sans encombre explorer durant la nuit, le terrain très accidenté qui sépare Attiche du Hamel. Elle rentra le 16 vers 8 heures, harassée mais vaillante. Peu après le bombardement de Dreslincourt commença : les obus venaient à la fois du N.-E., du Nord et du N.-O., ce qui réduisait sérieusement la valeur de l'abri offert par les maisons et par les murs.

Vers midi, alors qu'on s'attendait à recevoir un ordre d'attaque, l'infanterie allemande couronna les hauteurs qui entourent Dreslincourt ; des cavaliers galopaient sur la route de Noyon ; notre canon les dispersa ; plus tard, un convoi fut aperçu en même direction ; nos feux de mousqueterie

l'obligèrent à faire demi-tour en désordre. Pendant toute la journée, des groupes denses et nombreux de tirailleurs tentèrent de s'approcher du village, puis de le contourner, et, effectivement, vers 17 heures on voyait des uniformes gris au N.-E., au N., au N.-O., à l'O., et même au S.-O. Ils s'infiltraient dans les maisons extrêmes du Hamel. Les agents de liaison opérant entre Ribécourt et Dreslincourt étaient forcés de circuler baissés dans les fossés en bordure de la route pour éviter les rafales de mitrailleuses. Et le bombardement croissait sans cesse en violence, atteignant en particulier une bonne partie des équipages. La défense du village fut ardente, opiniâtre, passionnée : comme on manquait d'espace libre pour se déployer, de petits groupements se formèrent pour tirer par les fenêtres, par les trous que pratiquaient dans les toits les obus, dans les bosquets, derrière les haies. Une Compagnie de tirailleurs rattachée transitoirement au régiment, profitant du désordre immense causé par notre action dans les rangs de l'ennemi, parvint sans trop de difficultés, à gravir la croupe cotée 99 au N. du village ; mais, en butte au tir de notre artillerie, elle dut réintégrer la localité. Chacun, même les Officiers, les agents de liaison, les conducteurs avaient pris un fusil. Le Lieutenant-colonel **HUMBLOT**, devenu le chef de corps depuis le **11 septembre**, se tenait sur ma place du château, assis sur une borne et dictait ses ordres : à deux mètres de lui, une bicyclette fut réduite en poussière par un 77 : il continua à dicter. Un 105 abattit une maisonnette : des décombres, on vit sortir trois hommes avec une mitrailleuse ; c'étaient le caporal **REYNAUD**, les soldats **DESSALE** et **PUGNIÈRE**. Ils étaient en batterie dans le grenier ; leur plateforme s'écroulant, ils vinrent immédiatement se poster à un carrefour, sur une brouette qui surélevait la pièce, et reprirent le feu par dessus les tirailleurs. Quelques minutes après, **DESSALE** fut blessé à la tête. Il courut au P. S. tout proche et sortit au bout d'un quart d'heure, la tête emmaillotée de blanc, pour rejoindre son poste de combat. Un soldat de la 10e Compagnie, la main gauche emportée par un projectile, voulut, en se faisant aider par un voisin, épuiser ses cartouches, avant d'aller au médecin : il mourut en arrivant au P. S. On consomma non seulement l'approvisionnement individuel mais la plus grande partie du T. C. et 3 caissons de munitions qui sur 6 envoyés de Ribécourt par les échelons de munitions avaient pu au grand galop des chevaux passer à travers la nappe des projectiles. Certes, il y eut, dans l'énervement d'un tel combat, un peu de gaspillage, mais qui pourrait dire à combien d'ennemis eurent à faire ce jour-là les superbes défenseurs de Dreslincourt. Un carnet de route retrouvé plus tard sur le cadavre d'un Allemand parlait avec terreur de l'attaque de Dreslincourt : malheureusement ce document n'est pas resté dans les archives. La nuit entraîna une accalmie : on en profita pour relever les morts, panser les blessés et remettre de l'ordre dans les unités ; la concierge du château avait voulu s'enfuir avec ses 4 enfants : un obus l'abattit raide, respectant miraculeusement les petits. Son mari déposa le corps sur ce qui avait été la veille le lit du Colonel **HUMBLOT**.

Le 17, de bon matin l'ennemi reprit ses assauts. Ils n'auraient eu vraisemblablement pas plus de succès, malgré les vides créés dans nos rangs ; mais à 10 heures un agent de liaison monté vint apporter un ordre de retraite sur Bailly : ce mouvement était rendu nécessaire par la situation sur la croupe Attichy – Antoval. Il s'effectue par Pimprez, où on rallia le 1er Bataillon qui, lui aussi, avait eu à repousser quelques attaques ; une pluie torrentielle s'abattit sur le régiment. Elle eut, il est vrai, l'avantage d'aveugler les artilleurs ennemis ; ceux-ci, distinguant difficilement ce qui se passait, firent feu de toutes pièces, mais sans précision, et n'atteignirent que quelques attelages qui au lieu de suivre comme la troupe, les rives du ruisseau de Pimprez, avaient du emprunter la route.
Ces deux journées coûtèrent des pertes lourdes (voir annexe N° 1).

Le régiment se reforma à l'Est de Bailly, non sans peine. C'est alors qu'on constata l'absence de

toute la 8e Cie et d'une partie de la 7e qui, isolées du côté du cimetière de Dreslincourt, n'avaient pu se dégager à temps : les agents de liaison chargés de leur communiquer l'ordre de repli étaient d'ailleurs tombés en cours de route.

Le soir même à 23 heures, le 16e se mettait en route à l'improviste pour gagner Longueil-sous-Thourotte. Il pleuvait : la nuit était profondément obscure et il fallait traverser la forêt de Laigue. Un guide civil requis à Saint-Léger pour orienter la marche par les chemins les plus praticables, s'égara et engagea la colonne dans un sentier boueux, crevassé, tortueux. Ce qui restait des convois fut forcé de faire demi-tour et d'attendre l'aurore pour retrouver des routes convenables. Quelques balles sifflaient dans les arbres. Ceux qui l'ont vécue se souviendront longtemps de cette nuit de cauchemar.

Le repos à Longueil dura de 7 heures à 12 heures ; puis, on relit sac au dos, et après quelques stations dans les champs et dans les bois non sans subir des rafales d'artillerie, on vint coucher le 18 au soir dans le parc de Rimberlieu. Les journées des 19, 20 et 21 ne furent marquées par aucun événement important, on cantonne à Mélicoq et Machemont, puis à Elincourt-Sainte-Marguerite. Le 21, on commence à glisser vers le Nord et le 22, le régiment est engagé devant Lassigny : il n'y est pas seul. Détachements de la 26e D. I., tirailleurs, coloniaux, fractions du 4e C. A., se trouvent sur le champ de bataille. Le 16e est d'abord placé en réserve partielle, puis coopère à des actions très vives sur la croupe de l'Arbre de Canny, la Taulette, la Malmaison (voir cartes au 80.000e de Soissons et Laon) ; enfin, le 25, il occupe Fresnières et Crapeaumesnil. Pendant 5 jours, il multiplie les reconnaissances offensives en direction des fermes d'Haussu et Sébastopol, il subit journellement des bombardements. A sa gauche, le 4e C. A. est repoussé jusqu'à l'O. de Roye (Somme) ; à son tour, il est attaqué les 30 septembre et 1er octobre dans Crapeaumesnil, le Buvier et Fresnières. Il résiste avec sa ténacité habituelle, mais débordé au Nord, plus ou moins soutenu par l'artillerie qui ne peut suffire à toutes les besognes, anémié par les pertes sensibles (voir annexe N° 1), il est obligé le 2 octobre au matin, de rétrograder sur le bois des Loges à un kilomètre en arrière.

Recueilli par son compagnon d'armes, le 98e R. I., il se reforme à la hâte et contribue à garnir les lisières. C'est contre cette muraille constituée par la 50e Brigade que viendront, pendant 4 journées d'attaque, déferler les vagues allemandes. Soumis aux barrages d'artillerie les plus violents, terrés dans des tranchées à peine ébauchées, les 2 régiments entremêlés au coude à coude, briseront les 3, 4, 5 et 6 octobre, des dizaines d'assauts, contre-attaqueront à chaque instant afin de rejeter les éléments d'infanterie adverse assez opiniâtres pour parvenir jusqu'au bois, si bien que l'ennemi, malgré l'importance de l'enjeu, car on est, pour ainsi dire, à la charnière des deux branches du futur front, devra renoncer à emporter le morceau et se résigner à une stabilisation équivalente pour lui, à une défaite irrémédiable.

Les actes de bravoure individuelle, les centaines de cadavres allemands jonchant le champ de bataille et qui témoignent autant de la puissance des attaques que de la valeur des défenseurs, les aveux de l'ennemi, retrouvés sur maints documents abandonnés, enfin le développement même des opérations qui s'enchaînèrent sur la résistance des troupes de **l'Oise**, tels sont les titres que le 16e régiment, malgré la fatigue de deux mois d'efforts sanglants, s'est acquis au cours de ces journées, où, dans cette région, est venue expirer la guerre de mouvement.

Aussi avant de clore le récit de cette période, qu'il soit permis de l'illustrer par quelques épisodes

héroïques. L'historien n'a que l'embarras du choix : parlera-t-il de cette section de la 5e Cie qui, partie nuitamment en reconnaissance à l'Est de Crapeaumesnil, se trouve, au petit jour, près de la ferme Sébastopol, voit fuir en débandade, à son approche, près de 200 Allemands et rentre ensuite avec calme dans les lignes, ayant rempli plus que sa mission et jeté la frayeur, par son attitude résolue dans des groupes adverses infiniment supérieurs en nombre ; ou du Lieutenant **MARTIN**, commandant la 1re Cie, qui posté à l'affût, avec son ordonnance et deux hommes, à l'extrémité Nord de Crapeaumesnil, dans un sillon, en dépit des rafales qui bouleversent le sol, guette les tirailleurs ennemis dans leur infiltration, et abat ceux que la témérité pousse à se lever, en inscrivant ainsi plusieurs à son tableau de chasse ? ou de la vigoureuse défense du Buvier par le Capitaine JAY, qui, durant 24 heures, rallie les débris de deux compagnies pour garnir les lisières du parc et tient avec une vingtaine d'hommes les ruines fumantes du château ? C'est ce même Officier que le Colonel, le lendemain, rencontrera assis au bord d'un talus, un fusil en main, presque seul, pleurant à chaudes larmes de n'avoir pu, par suite du repli des éléments voisins conserver sa position. Faut-il célébrer les allées et venues du soldat **de MONTCHENU**, agent de liaison du 2e Bataillon qui, le 1er octobre, exécutera plus de 20 voyages entre **le** Buvier et Fresnières, à travers des nuages de fumée et des nappes de balles, et, chaque fois, reviendra avec le sourire, se déclarant prêt à repartir ? Ou ces deux sentinelles de la 9e Cie qui, malgré l'ordre de retraite, voulaient rester à leur poste, croyant apercevoir, à travers la brume matinale, des Allemands s'avançant en nombre avec un drapeau déployé ? Ou ce groupe de la 12e Cie, qui, égaré dans le brouillard et rencontrant un Officier, s'écrie : « Mais, où y a-t-il des Allemands, que nous vengions nos camarades restés là-bas, au fond du fossé. »

Malheureusement, la place manque pour rendre hommage, nommément à tous ceux qui, en ces deux grands mois de 1914, ajoutèrent les joyaux de leurs exploits individuels à l'éclatante couronne de leur régiment. Ils sont des centaines qui mériteraient un couplet dans l'épopée : du moins ceux d'entre eux qui ont survécu reconnaîtront leur place dans cette galerie de héros et leurs cadets de demain sauront qu'à côté des œuvres dûment signées, il en est une multitude d'anonymes.

Ancestramil

Fin de la Première Partie

----------o----------

DEUXIÈME PARTIE

-----o-----

L'ATTENTE

La Guerre de Tranchées

-------o-------

L'ère des opérations, avec la diversité de ses formes, la richesse de ses improvisations, sa fécondité en initiatives, l'emprise passionnante de ses hasards, sa fièvre de mouvement, son rut martial, mais aussi avec ses rencontres effroyablement sanglantes, est momentanément close pour le 16e au milieu d'octobre 1914. Aux héroïques échauffourées va succéder la lente et glaciale attente, avec ses mornes journées, ses interminables veillées, ses nuits pesantes. La guerre de tranchées sollicitera, exigera du soldat français d'autres sacrifices auxquels il semblait moins enclin. Le pantalon rouge qui porta sa pourpre aux quatre coins de l'Europe, a joué son rôle brillant ; il est sur le point de disparaître. Dans le terne décor de la terre retournée, il sera peu à peu remplacé, d'abord par les couleurs mortes de velours ou de cotonnade de fortune, puis par le bleu horizon qui fera croire à un généreux semis, sur le sol de France, d'innombrables lambeaux de ciel. Et la nouvelle tenue sera, à son tour, un symbole : celui des vertus que la Patrie attend de ses enfants, la patience, l'immobilité, le renoncement aux prouesses gonflées de gloire, l'effacement, l'invisibilité tant morale que matérielle.

Et vous, lecteurs, qui seriez tentés de n'apercevoir que de l'ombre dans la période qui s'ouvre, gardez-vous d'un jugement hâtif. Rendez-vous compte qu'au fond de ces trous boueux et souvent marécageux qui contiennent des armées, il a fallu autant de force d'âme, de vigueur mâle, d'énergie farouche, que sur les champs de bataille il s'est dépensé de bravoure étincelante.

Cette longue et douloureuse gestation de la Victoire, s'inaugure pour le régiment, dans le bois des Loges où l'ont laissé, un peu essoufflé de tant d'efforts, mais toujours vibrant, les combats du commencement d'octobre. Dès qu'on eut des raisons de croire que l'ennemi renonçait enfin à des attaques, on s'attacha promptement à se réorganiser, à améliorer les tranchées à la fois au point de vue de leur valeur comme abri que de l'installation ; à reformer les unités, leur insuffler, par des nominations, une vie nouvelle, les réapprovisionner, remédier aux solutions d'encadrement de répartition qu'il avait fallu prendre précipitamment sous le feu. Malgré des actions vives et fréquentes de l'artillerie allemande, on parvint en quelques jours à donner une physionomie aux bataillons et compagnies, et ce fut dans d'assez bonnes conditions que le 16e put, le 12 octobre,

Ancestramil

glisser à gauche et occuper le secteur Beuvraignes – Tilloloy, où il relevait le 355e R. I. Il était en liaison avec le 98e à droite, à l'arrêt du Cessier et avec des éléments du 4e C. A., à gauche, dans les petits bois situés en bordure de la route des Flandres, entre Tilloloy et Laucourt. Le 4e C. A. fût d'ailleurs bientôt remplacé par la 26e D. I.

Le séjour dans ce secteur ne fût pas inactif. Beuvraignes, grand village allongé qui culmine en son centre, avait été chaudement, âprement disputé dans les dernières affaires et restait partagé par moitié entre les 2 camps, qui, séparés seulement par quelques mètres, se surveillaient aux abords du chemin Tilloloy – les Loges. Le commandement espérait arracher aux Allemands, à peu de frais, la localité et fit entreprendre un travail d'investissement à coups de sapes. Chaque nuit, à l'Est et à l'Ouest des lisières, on creusait des tentacules destinés à permettre l'ouverture de parallèles dont la menace croyait-on suffirait à refouler l'adversaire. La besogne était souvent interrompue.

La vigilance un peu nerveuse des sentinelles et des postes dans ces préludes d'une forme inattendue de la guerre s'alarmait facilement : il en résultait des fusillades nocturnes très nourries qui ne tardaient pas à devenir générales, s'étendant parfois sur plusieurs kilomètres du front et se prolongeant pendant des heures. L'artillerie s'alertait spontanément, ou sollicitée par les appels de l'infanterie, mêlait sa grosse voie au claquement des balles, et les terrassiers ou sapeurs, prompts à prendre leur part de l'imaginaire bagarre, abandonnaient la pelle pour le fusil. L'obscurité était mise à profit, d'autre part, pour les multiples nécessités de la vie quotidienne, auxquelles il eut été imprudent de pourvoir en plein jour, sous l'œil d'un ennemi aux aguets. C'est alors que circulaient les corvées, que se préparaient les aliments, que s'effectuaient les ravitaillements et distributions, que se rassemblaient les matériaux indispensables à la défense ou à l'aménagement des installations. La main-d'œuvre disponible pour la sape en était réduite d'autant. Enfin l'inexpérience des hommes rendait la progression assez lente. Aussi dans les premiers jours de **novembre**, se décide-t-on à tenter l'assaut de vive force. Deux bataillons du 121e R. I., en réserve, furent chargés de l'opération : elle n'eut qu'un succès partiel, aboutissant à la conquête de quelques parcelles de terrain à l'Ouest du village ; Pour bien se rendre compte de la difficulté de la tâche, il est bon de noter qu'en **1917**, mors du commencement du repli des Allemands la moitié Nord de **Beuvraignes** leur appartenait encore, bien qu'on eut, dans l'intervalle, essayé de s'emparer de la position par la guerre de mines.

C'est à ces débuts de la stabilisation de la lutte que se rattachent certaines anecdotes qui méritent d'être relatées. Vers le 20 octobre arrivait de l'intérieur un renfort : un adjudant qui en faisait partie fut affecté à la 7e Cie ; il s'appelait **NÉBOIT**. Le lendemain même, ce sous-officier, après une reconnaissance détaillée de la situation de la section, s'armait d'une carabine et grimpait dans le grenier d'une maison délabrée, en 1re ligne. Et, par une lucarne dont le regard enfilait toute la rue principale de Beuvraignes du côté allemand, il guettait. Des heures s'écoulent, personne n'apparaît : l'ennemi, prudent, avisé, s'est sans doute ménagé des couloirs à travers les maisons et n'a pas besoin de circuler à ciel ouvert. Cependant, voici une tête qui émerge au-dessus d'une barricade : c'est celle d'une sentinelle. **NÉBOIT** ajuste, un coup part, le factionnaire tombe. Un autre accourt, une deuxième balle l'envoie rejoindre son camarade. Puis, après un intervalle, c'est une équipe de trois hommes qui s'amène, sans doute pour porter secours aux deux premiers : repliés sur eux-mêmes ils frôlent mes murs, s'imaginant qu'en face au ras du sol, on ne peut ainsi les voir. Deux claquements coup sur coup, et deux des trois compagnons roulent à terre : le dernier parvient à se réfugier derrière un obstacle avant que **NÉBOIT** ait eu le temps de recharger à nouveau son arme. Le soir, beaucoup plus loin, un Allemand, coiffé d'une casquette à visière traverse la rue précipitamment,

pas assez vite cependant, pour échapper à la balle que **NÉBOIT** lui destinait. Naturellement, au bout de quelques jours, l'ennemi ne se hasarde plus dans la rue mortelle, mais l'expérience lui coûta 17 hommes que **NÉBOIT** fièrement, savait chaque soir, énumérer devant son capitaine. L'artillerie adverse ne pouvait agir sur le poste du sous-officier, trop rapproché des lignes allemandes, mais les mitrailleuses ne faisaient pas faute de chercher le terrible tireur dans toutes les fentes, toutes les ouvertures, tous les observatoires possibles. Son adresse et son sang-froid valurent au sous-officier la médaille militaire, que lui remit personnellement le Général **DEMANGE**, commandant la D. I. et, de la part de ses hommes le sobriquet de « Longue carabine ».

Le 1er novembre eut lieu, dans le bois allongé situé à mi-chemin entre le Cessier et le Plessier (et où le Colonel avait son P. C., une maisonnette de 3 ou 4 mètres cubes), une cérémonie religieuse en l'honneur des morts du régiment. L'abbé **LESTRADE**, aumônier de la Division officiait : les assistants furent nombreux. On avait pris des précautions, pour dissimuler tous mouvements : mais l'ennemi eut sans doute la devination du lieu de la réunion, car, au moment même où le prêtre prononçait son allocution funèbre, les obus commencèrent à pleuvoir tout autour. Personne ne broncha : tous les regards restèrent tournés vers l'aumônier et celui-ci, son sermon achevé, eut un geste large, d'une onction lente et pénétrante pour bénir cette foule menacée, puis il continua sa messe. Nul ne fut atteint. Et un brancardier, avant de s'éloigner, exprime à la Française le sentiment unanime : « Ils nous manquaient les grandes orgues : les Alboches (c'est la version primitive du terme méprisant dont sera marqué dans les siècles, le peuple de Guillaume II), nous les ont données. Nous leur rendrons leur politesse, mais nous tâcherons de mieux pointer qu'eux. »

Au cours du même mois, un obus traversait, à Tilloloy, la maison où dinaient les Officiers de la 4e Cie, faisant 2 énormes trous dans les murs. Le repas en fut à peine troublé ; mais le cuisinier de s'exclamer : « Eh bien ! la cheminée tirait mal ; maintenant ça ira ! ».

Le 24 novembre, le 103e R. I. (4e C. A.) venait relever, à Beuvraignes et Tilloloy, le 16e qui, après une étape intermédiaire à Biermont et à la Berlière, allait lui-même remplacer dans **le secteur de** Canny-sur-Matz le régiment mixte de tirailleurs algériens et de coloniaux du Colonel **LAROQUE**.

Canny ! Ce nom évoque, pour ainsi dire, le souvenir d'une garnison. Le séjour y fut en effet de dix mois. Garnison plus riche, certes, en émotions et en rudes travaux qu'en installations confortables ou qu'en sites attrayants : un village plat et rectiligne sans cachet et sans pittoresque, sans caractère, un agglomérat de grosses fermes dont la culture de la betterave est le principal objet ; un simili château, au centre de la localité n'a d'autre intérêt qu'une cave spacieuse où élira domicile un Chef de Bataillon, avec ses services ; le tout en voie de destruction d'ailleurs car si les bombardements sont intermittents, ils atteignent parfois une grande violence, obus de rupture et obus incendiaires, rafales inopinées des 77 ou tirs des 150 qui durent des journées entières, les projectiles se succèdent à intervalles réguliers. La campagne environnante n'offre point de particularités naturelles, mais, pour ceux qui l'ont parcourue si longtemps les armes à la main, elle a des trésors historiques : la côte 91 couronné par le bois Verlot, dit bois triangulaire éternel objectif de nos feux d'artillerie, de nos coups de main, de nos attaques, repaire quasi mystérieux de l'ennemi ; l'arbre de Canny, observatoire agaçant qui épie sans cesse ; le bois impénétrable et les 21 peupliers qui bordent la route allant à Plessis-de-Roye ; la voie ferrée au ballast torturé par les marmites et la pioche, la Croix Brisée, autre palais d'hiver pour Chef de Bataillon, le Ravin de la Divette, qui usurpe la réputation de place d'Armes, quand on prête des intentions agressives à l'adversaire ; la Malmaison,

la Taulette, la Potière, Balny, nids de batteries allemandes, le Plémont, orgueilleux dominateur qui semble plonger son regard jusqu'au fond des boyaux, la ferme Laroque, du nom de son premier locataire, P. C. du Colonel centre d'irradiation de toutes les forces agissantes du secteur ; le bois des Noirs, cimetière fortuit des tirailleurs qui participèrent du 20 au 25 septembre aux actions contre Lassigny et où se fait la liaison avec le régiment voisin, à droite de la tour Roland, spectre avancé de Lassigny, la ferme de Canny point de jonction avec le 98e R. I., à gauche, — le Matz seul vestige de douce poésie dans ce paysage ravagé par la guerre.

C'est dans ce décor qu'évoluera pendant près d'un an la vie régimentaire.

Les premiers essais d'ébranlement du front ont lieu fin décembre 1914. C'est le régiment qui, dans le secteur de la Division, est désigné pour effectuer cette tentative : elle incombe au 1er Bataillon et doit avoir lieu le 17 décembre, sur le bois triangulaire. Des sapeurs du génie introduiront des charges allongées sous les réseaux de fil de fer barbelés qui protègent les tranchées allemandes et, par les brèches, l'infanterie passera, profitant du désarroi que provoquera chez l'ennemi un barrage subit et très bref de notre artillerie. Mais au jour dit, le génie, gêné par la clarté du temps, n'est pas en mesure d'agir et l'opération est remise. Elle se fait le lendemain 18 décembre, à 5 heures du matin. Les explosifs du génie ne produisent malheureusement qu'une destruction incomplète ; cependant quelques fractions pénètrent dans les réseaux, mais soumises à un feu meurtrier, elles sont clouées au sol et obligées d'attendre la fin du jour pour rentrer dans la base de départ (côte 91). Les pertes sont élevées (voir annexe N° 1), pour les effectifs engagés (2e et 3e Compagnies d'assaut) et témoignent de l'ardeur des exécutants. Au soldat **BOSTVIRONNOIS** (3e Cie), qui rentrait sans baïonnette un Officier demandait ce qu'était devenue l'arme : « Je l'ai laissée dans le ventre d'un Alboche », répliqua **BOSTVIRONNOIS** ; il reçut la médaille militaire et les galons de Caporal. Certains assaillants, entre autres le Sergent **RIVIÈRE** (2e Cie), n'avaient pas hésité pour parvenir jusqu'aux tranchées allemandes, à se glisser sous les fils de fer demeurés intacts et la plupart de ses imitateurs y restèrent. Et des positions françaises ont eu la tristesse, pendant quelque temps, d'apercevoir leurs corps, jusqu'au jour où après de multiples tentatives infructueuses, on put malgré la vigilance et le feu de l'ennemi, les ramener et leur donner une sépulture glorieuse.

Les unités destinées à l'exploitation du succès (4e et 11e Cie) n'eurent pas à intervenir dans ce combat du 18 décembre.

En février, le 16e était relevé par un régiment de cuirassiers à pied et de chasseurs cyclistes, puis mis au repos pour la première fois depuis le début des hostilités, donc après 200 jours environ de combats ou de service en première ligne. Ses cantonnements furent Lataule, Cuvilly, Mortemer, à une quinzaine de kilomètres en arrière.

Il revint dans le même secteur le 18 mars et, sauf quelques interruptions partielles, de 15 à 20 jours chacune, y resta jusqu'au 20 septembre 1915. Le Lieutenant-colonel **GARÇON** remplaça le Lieutenant-colonel **HUMBLOT**, comme chef de corps, le 21 mars 1915. Il imprima une impulsion énergique à l'organisation : on créa des tranchées de doublement, de soutien, de deuxième ligne ; on accrut le nombre des boyaux, on réglementa la circulation, divisant les artères en voie d'adduction ou d'évacuation suivant qu'elles servaient pour le mouvement vers l'avant ou l'arrière, on compartimenta les zones, de façon à permettre, le cas échéant, d'enrayer l'extension latérale d'une

attaque allemande, on renforça les défenses accessoires, on construisit des abris plus solides et plus étanches, on numérota les chemins, on donna des noms aux communications, et bientôt une véritable ville souterraine eut succédé aux ébauches informes du début. On luttait également contre l'envahissement des eaux par la construction de puisards, de caniveaux, de rigoles d'écoulement, de caillebotis, (ou schlittages). On régularisa le régime des relèves et, à la fin du printemps, chaque bataillon allait, à tour de rôle, se reposer, se nettoyer, se ré-équiper et compléter son instruction ou son entraînement à l'arrière, à Mortemer, Rollot, Hauvillers. Des unités de territoriaux prêtaient leur concours apprécié à ces travaux ; et ainsi jeunes et vieux, chefs et soldats oubliaient dans un commun labeur ce que cette longue immobilisation aurait eu d'énervant, de déprimant.

Le mois de **juin** fut marqué par une modeste répercussion dans la région, des combats se déroulant alors en Artois. Une attaque fut simulée sur le bois triangulaire et la tour Roland : des feux de destruction par l'artillerie eurent lieu pendant 48 heures, les engins de tranchées faisant leur apparition à cette occasion, puis l'infanterie entreprit, avec une simultanéité parfaite, une action de mousqueterie sur les positions adverses. Pendant la nuit, jouaient les projecteurs ; les terrassiers feignaient de redoubler d'activité. On jouait à la fièvre dans tout le secteur. La réaction de l'ennemi fut assez faible : elle ne causa que des pertes insignifiantes. Peut-être notre feinte ne dupa-t-elle personne : mais elle eut l'avantage de briser la monotonie de l'existence journalière et d'entretenir en nous l'esprit de combativité. Ce dernier objet était d'ailleurs recherché par d'autres organes : patrouilles fréquentes et hardies où l'on s'efforçait de harceler l'adversaire, reconnaissances plus lointaines d'un groupe franc, où affluèrent des volontaires sous la direction du Lieutenant **GAVARD** ; coups de main, dont le plus heureux eut lieu sur les tranchées allemandes situées devant (à l'Ouest) la tour Roland. Le Capitaine **JAY** (7e Cie) conduisit cette affaire : il parvint avec quelques hommes sur un poste ennemi, commença le premier à cisailler les fils de fer, reçut un coup de feu dans la cuisse et malgré sa blessure, abattit de sa main 2 Allemands et contribua à en ramener 2 autres ; la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur vint le récompenser de cette brillante action.

Les prisonniers n'étaient pas rares d'ailleurs : déserteurs, patrouilleurs égarés ou tombés dans nos embuscades, sentinelles surprises ; humbles exploits si on les envisage au point des effectifs qui y participèrent, mais efforts prodigieux de quelques groupes, si l'on tient compte des difficultés à surmonter, de l'âpreté combative de l'ennemi et de son habileté dans ces modalités de la guerre.

Enfin le 20 septembre le régiment, relevé à Canny par le 86e R. I. (120e D. I.), vient après un séjour de 48 heures à Fescamp, occuper les secteurs de Daucourt, devant Roye (Somme), pour y préparer une attaque. L'opération est vraisemblablement en corrélation avec les événements de Champagne. Des parallèles de départ sont creusées, des plans d'engagement rédigés, les énergies surchauffées, les âmes exaltées : une action préalable sur un petit poste de la voie ferrée, appelé « poste du disque rouge » reçoit même un commencement d'exécution où la 1re Cie a l'occasion de prouver son bel entrain ; les masses d'artillerie concentrées derrière l'infanterie tonnent formidablement. Puis, le 26 septembre, survient un contre-ordre. Tout est remis à une date indéterminée, lorsque l'Armée de Champagne, sans doute, aura atteint un résultat plus décisif. Le 16e cède la place à un régiment de la 26e D. I. et est ramené à l'arrière.

Il y accomplit alors une série de navettes que jalonnent les cantonnements de Fescamp, Cuvilly, Méry, Tricot ; Compiègne, Venette, Margny-les-Compiègne, Braisnes, Monchy-Humières, ainsi que Gournay-sur-Aronde, où pendant 2 semaines, on fait de l'instruction intensive, et où sont distribués

les premiers casques ; Rubescourt, Domelieu et Aycacourt ; Mézières, où il séjourne une longue semaine. Montdidier et Courtemanche, 15 jours, enfin Marquéglise et Antheuil, d'où il part pour aller prendre le secteur de Béthancourt. Pendant les mois de novembre et décembre 1915 et janvier 1916, il alterne avec le 98e, soit dans les tranchées de Ribécourt, du Hamel, d'Attiche, baignant son flanc droit dans les marais de l'Oise, et perchant son flanc gauche sur les escarpements rocheux et boisés du Massif de Thiescourt, soit dans les cantonnements de repos et d'instruction, Antheuil, ferme des Loges, Vignemont ; Vandélicourt (voir cartes au 80.000e de Laon, Soissons, Beauvais, Meaux).

Période de détente relative : le secteur est peu actif, on y voisine avec de vénérables R. A. T., seuls quelques bombardements, tantôt par 150, tantôt par M. W., troublent la sécurité d'un paysage beaucoup plus pittoresque, vallonné, intéressant, beaucoup plus facile à aménager en vue du confort que les plaines ingrates de Canny et de Lassigny. La lutte contre l'eau y est efficace, les moyens de chauffage et le combustible abondants ; l'hiver s'y passe dans les meilleures conditions. Il est vrai qu'on a à regretter quelques coups malheureux (voir les pertes à l'annexe 1), comme celui qui, dès les premiers jours, effondre un abri sur les quinze occupants, près d'Attiche ; mais cette rançon une fois payée au dieu de la guerre, celui-ci touché sans doute de la piété de ses fidèles, se montre miséricordieux et bienveillant ; il serait excessif de parler d'une villégiature hivernale, mais en somme, le séjour dans cette contrée laisse une assez bonne impression.

Vers le 15 janvier, la D. I. partit, et par Montdidier et Courtemanche gagna la région au Sud d'Amiens. Pour sa part le 16e eut un bon cantonnement, Ailly-sur-Noye, où pendant 12 jours, il se remit activement à l'instruction.

Il est alerté le 2 février 1916 et par voie ferrée, transporté sans ses convois, à Ornony (au Sud de la forêt de Compiègne) où il débarque pour aller cantonner à Béthisy-Saint-Martin, Béthisy-Saint-Pierre, Saint-Sauveur. D'après les bruits qui circulèrent les jours suivants, des indices de préparatifs d'attaque de la part de l'ennemi auraient été relevés sur les plateaux de Nouvron, Moulin-sous-Touvent, et Carlepont. Cette veillée des armes dura une semaine, puis on se rapprocha du front et on vint stationner à Chelles et Saint-Étienne entre Villers-Cotterets et Vic-sur-Aisne. Les symptômes d'attaque devant nous restent assez vagues ; par contre, on s'attend de plus en plus à une offensive de grande envergure sur un point quelconque du front. Les critiques militaires dans la presse, donnent chacun leur opinion : Reims, Verdun, l'Argonne, Nancy, la Champagne, sont les probabilités les plus souvent dénoncées. Chacun lit attentivement ces articles ; mais au fond, l'admirable placidité militaire domine, et les cœurs comme les armes s'apprêtent au combat, dans une activité sereine et réfléchie.

Fin de la Deuxième Partie

----------o----------

TROISIÈME PARTIE

-----o-----

Les Soubresauts du Front

-------o-------

Les Grandes Batailles de position

(**VERDUN – LA SOMME – ST-QUENTIN – AVOCOURT**)

(**1916 – 1917**)

-----o-----

1° **VERDUN** :

C'est dans le château historique de Pierrefonds que, le 22 février 1916, le régiment, alerté, vient attendre l'heure de s'embarquer. Les hautes voûtes sonores de l'édifice retentissent du bruit des armes ; les sculptures des chapiteaux et les fresques à demi-effacées s'éclairent de la lueur falote des bougies d'escouade, sur quelques brins de paille. Officiers et soldats, pêle-mêle, reposent silencieusement, gravement même, chacun se rend compte que l'heure de la ruée allemande a dû sonner et qu'il va falloir la briser. On ignore où l'on va, car les journaux de la veille n'annonçaient rien de sensationnel, mais on sait qu'il y aura à se battre.

Le lendemain, dans la nuit, on débarqua à Revigny, et par Laimont, Louppy-le-Château, Louppy-le-Petit, on gagna Condé-en-Barrois (Carte de Bar-le-Duc au 80.000e). Le froid est glacial ; on se réchauffe tant bien que mal autour des cuisines. En cours de route, on a appris les événements. C'est Verdun qu'a choisi l'ennemi, et qu'il vise ! c'est à Verdun que nous allons faire une armure de nos poitrines. La partie sera chaude, mais en cette fin d'hiver rigoureux, cela vaut mieux. Et les conversations, autour de la marmite, vont leur train ; le 20e C. A. a passé hier à Condé et en est reparti ce matin même, montant vers le Nord ; le Général **de CASTELNAU** a pris en main la conduite des opérations, on parle aussi du général **PÉTAIN** ; le Colonel **DRIANT** a fait une défense illustre ; certes les Allemands ont avancé un peu, les villages de Brabant, Haumont, **Samogneux** sont tombés ; mais quelle régularité dans les transports, quelle sérénité de la part des troupes qui volent à la bataille, quelle confiance dans toute la presse française !

Ancestramil

Trois ou quatre jours après, le régiment quitte Condé, et, par Rambercourt, Sommaisne et Vaubécourt, où il cantonne, Evres, Fauconcourt, Waly, vient s'échouer à Autrecourt le 28 février ; il y reste jusqu'au 6 mars, en compagnie du 98e R. I. On reprend l'exercice, avec foi et ardeur ; le soir on se rend aux lisières du village pour contempler le spectacle grandiose des embrasements d'artillerie et des engins éclairants ; c'est à l'intensité de ce feu d'artifice qu'on juge distinctement de la violence des combats. Sans doute on ne peut s'empêcher de songer à la rude tâche du lendemain, mais on ne perd pas la belle humeur française : chaque jour, à la fin du travail, les troupiers font foule autour de la musique militaire ; un ténor du 98e, parfois, entonne la Marseillaise, et provoque comme un tressaillement imperceptible dans cet auditoire peu enclin à exhiber sa sensibilité. Un habitant exprime ainsi son impression : « Nous avons vu l'Armée allemande en 1914 ; elle donnait certainement l'idée de la force, mais d'une force brutale, machinale, mécanique ; nos poilus, aujourd'hui sont en plus l'image de la vie elle-même, force éternelle qui se joue du temps et domine la nature entière. »

Les Compagnies étaient sur le terrain de manœuvre le 8 mars, quand survint l'ordre d'alerte. Dans une heure il fallait partir. Cyclistes, agents de liaison se multiplièrent, « chacun en mit » comme s'il s'agissait de ne pas manquer une fête, et bien avant la tombée du crépuscule, infanterie et artillerie, plus ou moins mélangées, avançaient sur la route de Clermont-en-Argonne. Avec la nuit, le sol se mit à geler : les attelages peinèrent ; mais à 2 heures du matin, le 16e était au complet à Jouy-en-Argonne (carte de Verdun Sud-Est au 80.000e). Le village était presque entièrement occupé par des ambulances et des services ; on bivouaqua, par une dizaine de degrés au-dessous de zéro, dans le bois de Nermont. A 17 heures, on reprit la marche, et on atteignit à minuit le bois du Bouchet où la neige fraîchement tombée offrait un lit moelleux ; malheureusement, ce lit fondit à la chaleur du soleil du 10 mars et pour la nuit suivante se transforma en une couche de boue. C'est le 10 que le Colonel **GARÇON**, appelé au commandement de la 49e Brigade, quitta le régiment.

Le lendemain, le 16e est alerté dans la matinée, et, traversant le bois Bourrus, où il fait connaissance avec les gaz lacrymogènes, s'achemine vers la ferme la Claire. Le Lieutenant-colonel **DUBUISSON** en prend le commandement, à midi ; puis il part en reconnaissance avec les chefs de bataillon et à 17 heures appelle à lui deux des trois bataillons (1er et 2e). Les Allemands avaient, le 8 mars, déclenché leur attaque sur la rive gauche de la Meuse conquérant Forges, Regnéville et la côte de l'Oie. Le 92e R. I. leur avait, dans une contre-attaque magnifique, repris le bois des Corbeaux, mais sans pouvoir s'y maintenir. Et il fallait maintenant les chasser à nouveau de cette importante position qui donne des vues jusqu'aux abords de Verdun. Le 98e R. I. avait, dans la matinée du 11 mars, esquissé une tentative infructueuse ; le 16e devait par une attaque de nuit s'installer dans le bois tragique. On prend au Nord-Ouest de Chattencourt les formations d'assaut, on distribue les munitions, on arrange les paquetages, on dépose les sacs et à travers l'obscurité épaisse, que l'éblouissement des feux d'artillerie rend plus difficile encore à percer, on se dirige vers l'objectif, par les ravins au Sud et à l'Ouest du Mort-Homme. On franchit des tranchées, des trous d'obus énormes, des réseaux de fil de fer enchevêtrés par la lutte, on piétine des cadavres ; les rangs s'entremêlent, les barrages de l'artillerie allemande se font de plus en plus violents ; les mitrailleuses crépitent ; et dans l'immense confusion, l'orientation se perd. Des fractions aboutissent à des ouvrages français sur le Mort-Homme ; d'autres se croisent à angle droit, chacune voulant persuader à sa voisine qu'elle marche dans le bon sens ; finalement le Colonel **DUBUISSON**, blessé gravement, est obligé de donner l'ordre d'arrêter le mouvement. Le régiment, au petit jour, parvient

à regagner péniblement et par bonds la base de départ, d'où il est ramené au bois Bourrus pour se reformer. Cette action sans doute n'a pas donné le résultat matériel voulu ; mais elle a vraisemblablement pesé de tout le poids de sa mesure, sur les déterminations de l'ennemi qui, pendant quelques jours, ne va songer qu'à s'organiser défensivement sur les positions conquises, avant de se livrer à de nouvelles entreprises. Et c'est d'après la répercussion qu'ont sur les forces morales ces manifestations de la combativité d'une troupe, plus encore que d'après ses gains territoriaux qu'il faut estimer le prix des sacrifices comme ceux que nous coûta cette nuit du 11 au 12 mars (voir annexe N° 1), là aussi trouvent leur principale récompense les faits d'armes individuels qui en cette occasion comme en toute autre, ne manquèrent pas. Le Sous-lieutenant **RAYNAUD** (3e Cie) ne rejoignit que le surlendemain ; aux questions du Commandant **THOMAS**, il eut pour se justifier cette parole : « J'étais parvenu avec quelques hommes à 50 mètres du **bois des** Corbeaux et dans un trou d'obus, nous attendions la reprise de l'attaque. » Une section de mitrailleuses est égarée : pour retrouver son unité, le sergent a une inspiration héroïque : c'est d'aller là où les obus tombent le plus dru. Et en effet, il reprend le contact avec ses camarades.

Le stationnement au bois Bourrus se prolonge 3 jours. On y organise une deuxième position. L'emplacement du camp est repéré par les Allemands ; ils y déclenchent un bombardement par obus de gros calibres qui fait d'assez nombreuses victimes. Le 14 au soir, contre-attaque sur le Mort-Homme, le 3e Bataillon s'empare de quelques tranchées ; le 1er Bataillon refoule des reconnaissances ennemies, et malgré d'énormes difficultés, réussit à établir la liaison avec le 1er Zouaves à Béthincourt ; puis il donne l'assaut à la côte 265 ; mais la première vague se heurte à un réseau de fil de fer intact ; des renforts allemands amenés par le boyau Béthincourt – Mort-Homme, mettent en batterie de nombreuses mitrailleuses qui creusent des vides sérieux dans nos rangs (voir annexe N° 1), et enrayent ainsi notre progression : on reste accroché aux flancs de la colline. A l'aube le soldat **MAGAUD** (1re Cie), en patrouille, se rencontre subitement avec deux adversaires : il essuie un coup de feu presque à bout portant, mais n'est qu'égratigné. Sans chercher à appeler les voisins à le secourir, il se précipite sur ses agresseurs, en foudroie un d'une balle dans le ventre et ramène l'autre prisonnier ; quelques instants après, il le présente triomphalement à son Capitaine. **MAGAUD** reçut la Médaille Militaire. Le même matin, des brancardiers emportent un blessé ; en passant à découvert à un endroit où manquaient les boyaux, l'un d'eux est atteint et s'affaisse. On voit accourir un remplaçant et l'équipe reprend sa marche lente et cadencée, malgré les balles qui giclent dans la boue entre leurs jambes.

L'ennemi n'avait pu, grâce au 16e, exploiter son succès initial sur le Mort-Homme. Il se vengea en bombardant nos positions, pendant trois jours, avec une violence inouïe. Toutefois, nos terrassiers travaillent jour et nuit, la défense s'organise. Le Commandant **THOMAS**, qui a le commandement du régiment, ne semble pas savoir ce qu'est la fatigue : il est partout, presque toujours debout, souvent au-dessus du parapet ; un médecin, pour l'obliger à plus de prudence, le tire, à un point particulièrement dangereux, par le pan de la capote : « Laissez donc Docteur, reprend l'Officier doucement, je suis tellement sale, tellement couvert de boue que les Boches me prennent pour un simple troupier et me dédaignent. »

Une attaque allemande se prépare, le **17** ; elle ne peut déboucher, anéantie par notre artillerie et nos mitrailleuses qui la surprennent en formation. Le soir même, les 1re et 4e Cies parviennent, par une action heureuse et vivement menée, à reprendre pied sur **la côte 295** et y assurent la liaison avec le 98e R. I.

La 25e D. I. toute entière est relevée dans la nuit du 18 au 19 mars, le 160e R. I. remplace le 16e qui va se reposer à Sivry-la-Perche, puis à Rarécourt. Mais le 21 mars dans l'après-midi, il est brusquement remis en ligne, à la disposition d'une autre Division. Il prend une formation d'attente dans la forêt de Hesse, au milieu d'un lac de boue pendant plus de 36 heures et le 25, il est appelé devant Avocourt pour combler un vide dans le front de combat. Il y travaille malgré des bombardements incessants et coûteux (voir les pertes à l'annexe 1), à l'organisation des positions, jusqu'au 24 au soir, où il revient définitivement à l'arrière ; c'est encore sous une pluie diluvienne qu'il clôture ce mouvement, sa large participation à l'épopée de Verdun.

Pendant 16 jours, sur les hauteurs efflanquées et arides de la rive gauche de la Meuse, dans les ravins profonds que la saison a transformés presque partout en marécages, les bois écrasés sous le bombardement et souvent envahis par les gaz, les villages pantelants, à travers les chemins effondrés par d'incessants convois, les boyaux à peine ébauchés ou devenus des ruisseaux de boue sanglante, il a peine, souffert, lutté, jalonnant son passage de tombes douloureuses, mais contribuant généreusement à amortir le choc formidable du Boche et à graver au frontispice de la citadelle les mots héroïques :

« ILS NE PASSERONT PAS ».

Et sa conduite sous les murs de la glorieuse cité lui a valu cet ordre du jour du Général **de BAZELAIRE**, Commandant un groupement de divisions : (voir annexe 2).

II° **L'AISNE** :

Des camions automobiles transportent le régiment de Brocourt dans la région de Heitz-le-Maurupt (Bar-le-Duc S.-O., 80.000e) entre Revigny et Vitry-le-François ; de là il gagne à pied les environs de Saint-Dizier (Wassy au 80.000e) d'où quelques jours après il est enlevé par voie ferrée pour aller jouir d'un repos bien gagné dans les souriantes prairies de l'Ile-de-France : E. M. et 3e Bataillon à Baron, 1er Bataillon à Droiselles, 2e Bataillon à Rozières, entre Nanteuil-le-Haudouin et Crépy-en-Valois (Beauvais S.-E. et Soissons S.-O. au 80.000e). Il y arrive le 2 avril 1916 et y reste trois semaines employant son temps à amalgamer les renforts reçus, mettre l'instruction en conformité avec les dernières réglementations, passer des revues où sont remises les récompenses recueillies à Verdun. Sur ces entrefaites le Lieutenant-colonel **LECLERC** devient chef de corps, avec comme adjoint, le Chef d'Escadron **PERRIN**.

Le 21 avril, mouvement vers le Nord : étape Feigneux, à Soucy-Montgobert (les 22 et 23). Hautefontaine (le 24). Le régiment entre en secteur au Nord de Vic-sur-Aisne, ayant deux Bataillons en ligne et un (le 1er Bataillon), en réserve aux grottes de Chaupeaumont : pendant la période de cinq mois que dura le séjour, les remaniements partiels de l'organisation seront d'ailleurs fréquents. Les lignes passent entre les deux villages de Nouvron et Vingré, courent sur un éperon schisteux au Nord de Berry, forment escalier sur les pentes abruptes du rupt d'Hozier, séparent Autrèches d'Autebraye et Bonval, s'accrochent près de la ferme Moufflaye, au plateau de Sainte-Léocade (voir Soissons 80.000e). Terrain tourmenté, pittoresque, fécond en cheminements naturels, se prêtant facilement aux constructions d'abris en raison de ses escarpements, de ses innombrables talus : sol

fertile où la moisson se fera jusque près des retranchements tant de notre côté, par les quelques habitants demeurés attachés à leur glèbe que du côté adverse, par les soldats boches, site agréable dont l'Aisne, aux larges rives, blondes de blé, est l'âme généreuse ; dans les ravins multiples et profonds foisonnent les villages agricoles, tandis que sur les hauteurs s'étalent des fermes somptueuses.

Cependant, ce décor bucolique a vu des luttes ardentes : l'Allemand en septembre 1914, a voulu nous rejeter dans la rivière ; les Français au nombre desquels figurait le 216e, à la ferme de Confrécourt, ont maintenu avec acharnement leur tête de pont de la boucle entre l'Oise et l'Aisne ; de ces rencontres déjà lointaines, il est resté dans l'atmosphère une vigueur combative particulière qui se manifeste par des actions violentes d'artillerie, par des coups de main hardis, par l'opiniâtreté des travaux de défense. Le plateau de Nouvron est le théâtre presque quotidien de pilonnage par les engins de tranchées les plus divers, et les ravins de Chevillecourt et d'Autrèches sont des coupe-gorge.

Le 16e était à peine installé dans son nouveau domaine qu'un coup de main lui enlevait par surprise quelques hommes, peu de jours après il en subissait un second, qui, par son accompagnement d'artillerie, infligeait des pertes sensibles au 2e Bataillon (voir annexe 1). Mais bientôt l'ascendant est repris : des tirs de harcèlement sont effectués par notre artillerie, les défenses accessoires renforcées, les postes avancés copieusement flanqués par des mitrailleuses, les travaux d'aménagement poursuivis avec méthode et ténacité ; un labeur incessant de jour et de nuit, rend les positions plus confortables et plus sûres ; le secteur change de physionomie, l'ennemi n'ose plus tenter aucune entreprise ; et quand, le 1er juillet, s'inaugure la bataille de la Somme, nous pouvons nous livrer à une puissante diversion par le feu, sans qu'il réagisse à peine. Enfin, après de nombreuses reconnaissances audacieuses, nous exécutons à notre tour, le 9 septembre, un coup de main sur les abords d'Autrèches ; des volontaires, sous le commandement su Sous-lieutenant **VILLET**, opèrent avec résolution et succès. L'artillerie qui avait ouvert préalablement plusieurs brèches dans les réseaux, accable, à la dernière minute, le point d'attaque, et ensuite protège les assaillants par un puissant encagement. Nombre d'Allemands sont tués ou blessés ; des prisonniers sont ramenés, dont quelques-uns faisant des difficultés pour suivre, sont exterminés sur place. Un sergent de la 3e Cie avait poursuivi à lui seul, dans un boyau, toute une escouades de Boches, et comme dans l'obscurité, il n'arrivait pas à les rattraper, il vida son sac de grenades jusqu'à ce qu'il ne vit plus une ombre devant lui ; pour retrouver son chemin, il eut à enjamber plusieurs cadavres.

Ce fut le couronnement de cette longue stabilisation de cinq mois au cours desquels le régiment avait, par un labeur patient, fait de son secteur un modèle, tant au point de vue de la capacité défensive que du confort, de l'installation, de l'excellence des communications, de la perfection des observatoires, et des organes de combat sans un murmure de lassitude, sans un symptôme d'énervement, il avait assuré par ses propres moyens, sans interruption pendant 150 jours, la garde de plus de 4 kilomètres de front ; la liste de ses pertes (voir annexe 1), durant cette période, montre que ce ne fut ni sans danger, ni sans épreuves. Aussi le Général **LÉVI**, commandant la 25e D. I., lui adressa-t-il de chaleureux compliments.

Le 24 septembre, le 16e relevé par le 253e R. I., cantonnait à **Courtieux**, **Tannières** et **Jaulzy**, d'où il embarquait le lendemain en autos pour la région de **Crépy-en-Valois** (**Soissons** S.-O., au 80.000e), il n'y restait que peu de temps, et par vois ferrée, sans ses convois, qui le rejoignaient

seulement le lendemain, se rendait au camp de Crévecœur.

III° — LA SOMME ET L'HIVER 1916 – 1917.

Crévecœur ! C'était pendant l'été et l'automne de 1916, l'antichambre du champ de bataille de la Somme. Là, stationnaient les visiteurs, avant d'être introduits, là, prenaient l'air les invités fatigués pat l'atmosphère un peu surchauffée du salon de réception, en attendant un deuxième tour de valse. Le 16e R. I. en fit connaissance au premier titre, du 1er au 14 octobre 1916 (E. M., 2e et 3e Bataillons à Francastel, 1er Bataillon à Vieffillers) (carte Montdidier S.-O. au 80.000e). Il s'y entraîna, intensivement, à faire bonne figure dans les actions auxquelles il se croyait destiné : il appliqua les principes de la nouvelle organisation de la Cie d'infanterie à 184 hommes, il y manœuvra en liaison avec l'artillerie et les canons d'accompagnement dont il venait d'être doté.

Puis, en autos, il partit le 15 et s'embarqua à Caix. Comme pour la Meuse, il était voué sur la Somme, à la rive gauche. Jusqu'au 23, il campe sous des baraques du premier modèle, le plus rudimentaire, et par un froid extrêmement vif, dans un bois qui s'intitule « Bois Decauville », en raison des petites voies ferrées qui le sillonnent en tous sens pour servir les pièces à longue portée en batterie à proximité (Est de Beaucourt-en-Santerre).

Le 1er Bataillon, le 23, les autres Bataillons, le 24 montent en ligne dans le secteur de Chaulnes. Au Nord de cette petite ville, se trouve une série de bois, qui, pour les besoins du moment ont reçu du service topographique des dénominations : ce sont du Sud au Nord le bois de Chaulnes, le bois 1, le bois 4 et à l'Est de ce dernier le bois Kratz. La 75e Brigade composée du 1er Zouaves et du 9e Tirailleurs de marche, depuis l'été 1915, a attaqué le 20 octobre et occupé les bois 1 et 4.

C'est ce terrain fraîchement conquis que le 16e est appelé à occuper et conserver, 1er Bataillon au bois 1, 2e Bataillon au bois 4, 3e Bataillon en réserve à 600 mètres en arrière, dans la tranchée Guillaume : besogne ingrate entre toutes, car l'ennemi au point où en est la bataille, quatre mois après son déclenchement, a pour méthode d'arroser systématiquement les positions qu'il vient de perdre, de façon à empêcher les Français, le plus longtemps possible, d'y créer une nouvelle base de départ. En outre, au froid ont succédé des pluies abondantes qui font de ce terrain argileux de **Picardie** une mer immense de boue gluante.

Les difficultés et les sacrifices commencent avec la nuit de la relève **du 24 au 25** ; le 1er Bataillon, pour aller de la tranchée Guillaume au bois 1, met 7 heures ; les hommes s'enlisent dans les boyaux que barrent les arbres coupés par les obus, des barrages de 150 et 105 entravent la marche, les guides s'égarent ; quand on monte sur le bord on risque des balles, qui claquent en rafales incessantes ; on heurte des cadavres plus ou moins déchiquetés, on croise des corvées de territoriaux qui reviennent de porter du matériel en ligne ; les 7 ou 800 mètres de trajet occasionnent une fatigue supérieure à celle d'une marche de 20 kilomètres. Et quand on arrive, il y a des vides à déplorer.

Le lendemain, le 2e Bataillon est soumis aux mêmes épreuves ; à midi, le 26, quelques éléments n'avaient pas encore atteint leurs postes.

Le séjour aux tranchées dure jusqu'au 2 novembre, on s'attend à exécuter une attaque sur le bois

Kratz ; elle n'a pas lieu. Mais les Allemands, soupçonnant nos préparatifs, prodiguent des tirs de contre-préparation bien ajustés qui nous causent des pertes élevées (vois annexe 1). Les quelques travaux qu'on parvient à exécuter sont fort pénibles, les corvées exténuantes. Des hommes partent à 19 heures chercher la soupe aux cuisines roulantes qui viennent à la sortie Est de **Lihons**, et à une distance de 1.500 mètres environ et ne rentrent qu'à 7 heures du matin, rapportant du pain recouvert de boue, des aliments figés dans la graisse, du café glacé.

Cependant, chacun a conscience de l'importance de son rôle, tout le jour, mitrailleuses, F. M. et fusiliers nettoient leurs armes pour les maintenir en état de tirer ; toute la nuit, les sentinelles guettent sans être relevées ; on creuse de petites niches qu'on s'efforce de rendre étanches pour mettre grenades et artifices à l'abri de l'humidité, car il n'y a pas d'abris ; les organisations prises aux Boches ont été pour la plupart retournées par nos tirs. Le Sous-lieutenant **DÉAT** de la C. M. est enseveli dans un éboulement provoqué par une « marmite » ; on le dégage au bout d'une heure ; il se lève avec le sourire, et remerciant ses sauveteurs ajoute : « Je n'avais pas dormi la nuit dernière, le somme que je viens de faire m'a reposé. »

Le 2 novembre, la 75e Brigade remonte remplacer la 50e, et le 8, exécutera l'attaque projetée qui nous donnera le bois Kratz, ainsi que le Pressoir. Mais la conservation de cette conquête incombera de nouveau aux 16e et 98e, du 9 au 15 novembre et allongera la liste des pertes dans la Somme, (voir annexe 1). Enfin, le 15, le régiment est relevé par le 105e (26e D. I.), et, toujours en autos, est ramené à Coullemelle (E. M., 1er, 2e Bataillons) et Plessier (3e Bataillon), au Nord-Ouest de Montdidier, où il avait déjà pris quelque repos au commencement du mois.

Il y panse ses plaies, reçoit des renforts, et le 25, se rapproche du front ; il cantonne à Hangest-en-Santerre, pendant que Zouaves et Tirailleurs occupent les tranchées entre Chaulnes et Chilly. Intervention des deux Brigades de la Division le 2 décembre ; le 16e met les 1er et 2e Bataillons en ligne à Chilly, conservant le 3e en réserve à Méharicourt. Il reste en position sans événements importants, jusqu'au 10 où, relevé par le 256e R. I., il retourne à nouveau à l'Ouest de Montdidier, à Rocquencourt.

Par étapes et suivant sensiblement l'itinéraire St-Just-en-Chaussée, Clermont, Creil, Senlis, Charmant, Ormoy-Villers, Levigneu, il se rend à Villers-Cotterets, et dans la nuit du 21 au 22, il est embarqué par voie ferrée.

Ces marches ont eu lieu par un temps détestable, où alternent la pluie, le vent, le froid. Il ne jouit d'un véritable repos qu'après son débarquement à Bourmont et Blainville, dans la région de Neufchâteau, où se concentre le 13e C. A.

L'hospitalière Lorraine lui fait le meilleur accueil : les habitants n'ont pas eu de troupes depuis quelque temps déjà, et sont heureux de mettre leurs foyers à la disposition des soldats. Les mélèzes et les pins des forêts environnantes flambent dans les larges cheminées, on mange sur des tables, on dort sous des toits, on a les rues d'un village pour Boulevard ; au bout de quelques jours, les misères de la veille sont oubliées.

Un grand camp d'instruction a été organisé dans la région, on va y manœuvrer, on étudie sous toutes les formes les problèmes à l'ordre du jour : enlèvement des positions fortifiées, passage de lignes,

exploitation du succès, reprise du mouvement en terrain libre. La Somme semble avoir démontré qu'une attaque à objectif limité n'ouvrait pas suffisamment les voies à des résultats décisifs ; il faut élargir l'horizon, envisager des buts plus vastes, utiliser davantage l'échelonnement en profondeur des troupes d'attaque.

La 25e D. I. est alors formée à trois régiments d'infanterie : elle perd la 75e Brigade et reçoit le 105e R. I. L'I. D. est créée : de l'artillerie lourde devient organe divisionnaire.

C'est pénétrée de ces formules d'instruction et de manœuvre, c'est pourvue de cette nouvelle organisation que, le 23 janvier 1917 elle retourne, par voie ferrée, dans la zone de prédilection, la Picardie et l'Oise.

IV° — LE REPLI HINDENBURG — ST-QUENTIN.

Les succès continus de l'Armée Française pendant l'année 1916 dans la Somme, ont permis de dégager Bapaume et Péronne et ont ouvert la route de Cambrai et de St-Quentin.

Les Allemands prévoient le danger et sans attendre une nouvelle attaque, ils éprouvent le besoin de rétrécir leur front pour éviter les désastres qui les menacent.
Du 19 au 24 mars 1917, de l'Aisne à Arras, ils se retirent jusqu'à La Fère et Saint-Quentin en dévastant systématiquement tout le pays. C'est à travers un désert que nos troupes les poursuivent.

Le régiment se trouve depuis le 23 janvier dans le secteur de Lassigny.

Des indices ayant fait supposer l'intention de l'ennemi de se retirer, sans accepter le combat, le régiment reçoit l'ordre d'exécuter un coup de main pour recueillir des renseignements.

Brillamment commandé par les Lieutenants **VILLET** et **JAUPART**, le groupe de volontaires pénètre dans les lignes allemandes, fait plusieurs prisonniers et revient sans avoir éprouvé de pertes.

Les renseignements fournis par les prisonniers confirment en tous points la retraite allemande. L'ennemi enlève son matériel, évacue ses dépôts de munitions ; il se replie.

Les reconnaissances se multiplient plus nombreuses et le 15 mars l'attaque générale se déclenche.

Les trois bataillons rivalisent d'ardeur. Joyeux de combattre à découvert, les hommes déploient une vaillance et une ardeur qui les portent sur le village de Lagny, qu'ils enlèvent.

C'est le premier village délivré, le premier village qui contient des civils français. Nos compatriotes, après deux ans et demi de souffrances, accueillent les soldats avec un enthousiasme délirant. Ils les embrassent avec un accueil inoubliable pour ceux qui l'ont vécu.

La progression continue, on ne sent plus la fatigue, l'espoir grandit, une interrogation anxieuse se pose ; c'est peut-être la victoire !!! La délivrance de la France !!

Ancestramil

La cavalerie entre en ligne et poursuit l'ennemi. Le 18, le régiment cantonne à Bussy. Dans ce village, les couleurs nationales flottent gaiement au vent, les habitants pleurent de joie.

Le lendemain, après une nouvelle marche, le régiment cantonne à Laneuville-en-Benne. Le 26, il est dirigé sur Flavy-le-Martel-Jussy, pour l'organisation de la position. Des reconnaissances ayant permis de constater que l'ennemi occupe fortement le village et l'Épine-de-Dalon, le régiment se porte à l'attaque de cette position qu'il enlève brillamment. Continuant sa progression, avec un élan magnifique, il s'empare le lendemain du village d'Œstres, situé à moins de 2 kilomètres de Saint-Quentin.

En liaison avec l'Armée Britannique (Division écossaise), la 25e D. I. se retranche à la fameuse ligne Hindenburg.

Le **13 avril**, le régiment prend part à l'attaque de cette ligne, visant l'enlèvement de Saint-Quentin.

Précédé d'un barrage roulant, les Bataillons se lancent à l'assaut du saillant de Rocourt couvert par trois rangées de réseaux intacts qui occupent une profondeur d'une centaine de mètres ; ils pénètrent jusqu'à la troisième tranchée ennemie, mais éprouvés par de lourdes pertes, ayant épuisé leurs munitions, ils sont forcés de céder devant un ennemi très supérieur en nombre et contre-attaquant avec fureur.

A la suite de cette opération, qui permit au commandement de se rendre compte de la solidité de la ligne Hindenburg, deux compagnies du régiment furent citées à l'Ordre de l'Armée : 1re et 11e.

Après un court repos dans la région de Ham et Épense, la division reprenait au commencement du mois de mai le secteur de la Somme, face à la ligne Hindenburg.

Pendant deux mois, d'énormes travaux furent exécutés sur ce front, travaux souvent gênés par le tir de l'artillerie ennemie et qui occasionnent des pertes sensibles.

Concentré dans la région de Voyennes, le régiment s'embarquait à Ham, le 10 juillet, à destination de Vitry-le-François où il cantonnait pendant trois semaines à Brugny.

2e SÉJOUR A VERDUN :

Le 28 juillet, la 25e Division était enlevée par camions et transportée sur le front de Verdun (rive gauche), en vue de l'offensive du 20 août.

Le 30, le régiment relevait au bois d'Avocourt, le 408e d'infanterie.

Le 1er août, une importante attaque ennemie, lancée sur le 147e, qui occupe la partie Sud-Est du bois d'Avocourt, est arrêtée net par une brillante contre-attaque menée par la 1re Cie du 16e R. I.

Après un court repos au camp du Fer-à-Cheval et au camp des Pommiers où, à la suite de bombardements violents, le Colonel **LECLERQ**, Commandant le régiment et le Médecin-Chef sont

blessés, et plusieurs Officiers tués : Commandant **De BENEDETTI**, Capitaine **MAUCOUR**, Lieutenant **LEVITTE**, le régiment est concentré le 19, dans les bois de Récicourt pour l'attaque du lendemain.

ATTAQUE DU 20 AOUT 1917

L'attaque se déclenche à 4 h.20, joyeuse, ardente. Les objectifs sont atteints rapidement et 217 prisonniers tombent entre nos mains dont 10 Officiers. En outre, le régiment s'empare d'un important matériel.

L'aménagement du terrain se poursuit rapidement, les liaisons sont établies, les unités reformées en vue d'une contre-attaque qui se produit d'ailleurs, à la tombée de la nuit, avec une extrême violence.

Sous le premier choc la première ligne cède, mais les fractions de soutien entrent à leur tour en action et le terrain est de nouveau reconquis.

D'autres contre-attaques, menées sans conviction sont facilement repoussées.

Cette brillante contre-attaque a coûté au régiment des pertes sensibles, mais il en est récompensé par une citation à l'ordre de l'Armée (voir le texte dans l'annexe).

-----o-----

Après un séjour dans l'Argonne : région de la Fille-Morte, Four-de-Paris, où le régiment réussit plusieurs coups de main, il est transporté de nouveau dans la région de Verdun, secteur de Bezonvaux – Hardouaumont – Vaux.

Cette période, du 18 décembre 1917 au 6 février 1918, est particulièrement dure : le secteur est dénué d'abris, les tranchées sont détruites, le froid est vif et le ravitaillement difficile. De plus, l'artillerie ennemie très active dans ce secteur, gêne considérablement les travaux.

Mais les soldats du 16e en ont vu bien d'autres. Aux coups de main ennemis, ils répondent par d'autres coups de main, dont quelques-uns sont particulièrement réussis, entre autre celui commandé par le Lieutenant **de FONROCHE**.

Successivement, le régiment séjourne du 5 février au 23 février, à Heitz-le-Maurupt ; puis en Argonne à Vraincourt, jusqu'au 26 mars.

A cette date, il reprend le secteur de la Fille-Morte et de la Haute-Chevauchée jusqu'au 5 avril. Après une période d'entraînement dans la région d'Autrécourt, il relève au Bois des Corbeaux le 37e d'infanterie : un bataillon au Bois des Corbeaux, un bataillon en soutien, tranchée de Chattancourt, le 3e Bataillon à Froméréville.

Du 15 avril au 18 juillet 1918, le régiment stationne ou tient secteur dans la Meuse. Appelé à tenir

Ancestrami

sur la rive droite : Côte 344, rive gauche, Bois des Corbeaux, le Mort-Homme, il organise et renforce les positions, il exécute des coups de main et il attend avec impatience le moment où il sera appelé pour la Grande Bataille qui se déroule sur les rives de l'Aisne et où il lui tarde de manifester sa vaillance.

Fin de la troisième partie.

-----o-----

Ancestramil

IVe PARTIE

-----o-----

La Grande Bataille

-------o-------

La Division s'embarque le 19 juillet, à Fleury à destination de la région de Vic-sur-Aisne. Débarqué à Verberie le 20, le régiment cantonne à Haute-Fontaine, Chelles. Le 25, il se rapproche de la bataille et s'installe en cantonnement d'alerte, à Puisieux. Par une marche de nuit, il se porte le 26 dans les bois à l'Ouest de Saint-Rémy-Blanzy et le 28, après exécution d'une nouvelle marche de nuit, il se place face aux objectifs qu'il doit attaquer le lendemain : village de Grand-Rozoy – Crête de la Terre à l'Or.

ATTAQUE DU 29 JUILLET

L'attaque se déclenche avec une ardeur ne laissant aucun doute sur sa réussite : 1er et 2e Bataillons en première ligne, le 3e en soutien.

Sans se soucier d'un bombardement d'une violence extrême, de tirs de mitrailleuses très meurtriers, le régiment enlève le village de Grand-Rozoy, dans un élan magnifique, après avoir bousculé l'ennemi sur une profondeur de plus de deux kilomètres.

Dès 8 heures, l'ennemi qui a reçu l'ordre de tenir le terrain à tout prix, lance une contre-attaque furieuse, menée par une division de la Garde. Le 16e reste inébranlable.

A 14 heures, contre-attaque non moins furieuse avec un tir d'artillerie d'une violence inouïe. Choc rude entre tous. Le 16e ne faiblit pas, mais ses pertes sont sensibles. Par des corps à corps sanglants, les soldats du 16e rétablissent la ligne partout où elle semble faiblir, les mitrailleuses se multiplient, la victoire doit nous rester, elle nous reste.

Cette glorieuse journée valait au régiment sa deuxième citation à l'Armée (voir annexe).

A la suite de ce rude et glorieux combat, le régiment avait besoin de se reformer, aussi, dès le **29**, recevait-il l'ordre de venir se placer en réserve dans les bois qui avoisinent le village de **Saint-**

Rémy-Blanzy.

Le lendemain, 30 juillet, après une nuit de repos, passée dans les trous que les poilus avaient creusés pour être à l'abri du bombardement, tous, Officiers et soldats, étaient prêts à reprendre la lutte. Dans la matinée, le Général **GRATIER**, commandant la 25e D. I., venait récompenser ceux qui, entre tous les autres, s'étaient distingués la veille.

Dans une allocution, où il adressa au régiment ses plus chaleureuses félicitations pour l'héroïsme déployé à Grand-Rozoy, il ajouta que d'autres efforts seraient encore indispensables, mais que le 16e était certainement taillé à les supporter.

Le 31 juillet, le régiment, de nouveau plein d'ardeur, reprenait le chemin de la bataille.

Chargé, le **1er août**, de couvrir le flanc gauche de deux Divisions d'attaque, il devait, pour accomplir sa mission, prendre possession du plateau qui domine à l'Est, le village de **Grand-Rozoy**.

A 5 heures du matin, le 1er août, malgré un bombardement violent, le régiment soutenu par les Tanks, se lançait à l'assaut de cette position dans un élan magnifique. Il enfonçait les troupes qui essayaient de lui barrer le passage et s'emparait complètement de son objectif.

Contre-attaqué pendant toute la journée par un ennemi qui, comprenant la valeur de ce plateau, voulait le reprendre, il restait inébranlable sur la position conquise. Sa ténacité était largement récompensée, quand il apprenait le soir, la réussite de l'attaque qu'il avait mission de couvrir et le repli de l'ennemi sur la Vesle.

Le 2 août, la marche en avant était reprise. Après une marche de nuit rendue très pénible par suite de son obscurité, le régiment débouchait sur le plateau de Cuiry-Housse, dès l'aurore du 3 août.

Il fut accueilli par des rafles d'obus parties de la rive Nord de la Vesle.

Jusqu'au 6 août, mes en réserve à Lesges où s'installait le P. C. du Lieutenant-colonel Commandant le régiment, il s'organisait pour les nouveaux efforts qui allaient lui être demandés.

Ici, trouve place une période qui demanda au régiment des efforts d'énergie et qui fut surmontée grâce à son moral élevé et à la haute conception qu'il avait de ses devoirs militaires.

Du 6 au 15 août, en effet, tenant le secteur Luné, Cerseuil et Augy il fut soumis tous les jours à des bombardements incessants accompagnés d'obus toxiques dont les Allemands semblaient avoir d'inépuisables stocks.

Dans la nuit du 14 au 15 août, principalement le ravin d'Augy fut arrosé d'obus à ypérite qui causent des pertes sensibles aux unités occupant cette position.

Cette situation difficile fut cependant supportée et surmontée par le régiment, grâce à sa ténacité proverbiale, et le 16 août, il allait prendre un repos bien gagné à Violaine.

Après cinq jours de repos, le régiment reprenait le secteur qu'il avait quitté précédemment, il revenait ensuite à Violaine, pour une nouvelle période de repos de 4 jours et le **4 septembre** il remontait en ligne où de nombreux combats l'attendaient.

PASSAGE DE LA VESLE

Pendant toute la journée du **4 septembre**, le secteur avait été soumis à un bombardement d'une intensité inouïe, la nuit fut d'une tranquillité étonnante. Le lendemain matin, cette tranquillité persistant, des reconnaissances étaient lancées de l'autre côté de la Vesle, elles revenaient en rapportant les renseignements suivants :

« Les Allemands sont partis. »

Immédiatement l'ordre était donné de reprendre la marche en avant et de poursuivre l'ennemi.

La Vesle fut franchie, les villages de Braisnes, Chassemy, Presles et Boves traversés, villages d'ailleurs complètement déserts, et enfin, le 6 septembre, le contact était repris sur les rives de l'Aisne où les Allemands s'étaient retranchés.

Pendant dix jours, le régiment tenait le secteur le long du Canal de l'Aisne, secteur comprenant les villages détruits de Presles et de Boves.

Après plusieurs tentatives pour franchir le canal et chasser l'ennemi du terrain compris entre le canal et l'Aisne, le régiment était relevé et placé en réserve dans les grottes situées à l'Est du village de Chassemy.

PRISE DE VAILLY

Le 14 septembre, le Général JOBA, Commandant la 25e D. I., donnait l'ordre d'enlever le village de Vailly, situé sur la rive Est de l'Aisne, cette position était indispensable pour les opérations futures.

Le 98e reçut la mission de l'enlever, le 16e venant le relever dans le secteur qu'il occupait pour lui permettre d'exécuter son attaque.

Déclenchée à 15 heures 30, elle était terminée et en partie réussie à 19 heures. La moitié du village de Vailly était en notre possession, l'autre moitié restant aux mains de l'ennemi.

Pendant la nuit, le 16e passait la rivière à son tour, relevait le 98e et le **15** dans la soirée, sous l'impulsion énergique du Lieutenant-colonel **COLOMBAT**, rentré la veille de l'hôpital, le régiment complétait la conquête du village. Dès le matin, Vailly était complètement à nous.

Le lendemain, le régiment était en réserve à Chassemy.

Ancestrami

CONTRE-ATTAQUE SUR VAILLY.

Le 19 septembre, une violente contre-attaque allemande était lancée sur Vailly pour reprendre ce village.

Cette attaque ayant en partie réussi, le 16e était désigné pour contre-attaquer et reprendre cette localité.

A 16 heures, sous un bombardement d'une violence extraordinaire, il parvenait à pénétrer dans Vailly.

Attaquant énergiquement, sans répit, enlevant successivement maisons et barricades, il obligeait l'ennemi à céder le terrain et à revenir à son point de départ. Vailly était de nouveau à nous, reconquis par le 16e.

Le lendemain, à la suite d'une attaque réussie par une division voisine (Division **MESSIMY**), l'ennemi battait de nouveau en retraite et la marche en avant était reprise.

Elle fut arrêtée aux lisières du village d'**Ostel** par une forte arrière-garde allemande renforcée de nombreuses mitrailleuses.

PRISE DU VILLAGE D'OSTEL :

Le 29 septembre, dans la matinée, le Général **JOBA**, commandant la division, décidait d'enlever le point d'appui ennemi constitué par le village d'Ostel.

A 17 heures, le 16e enlevait magnifiquement le village.

Après ce brillant fait d'armes qui clôturait près d'un mois de combats, la Division était retirée de la lutte pour aller à Belloy, aux environs de Paris, goûter un repos bien mérité.

A la suite de la reprise de la tête de pont de Vailly et de l'enlèvement du village d'Ostel, le 16e était cité pour la troisième fois à l'Ordre de l'Armée (voir annexe N° 2).

-------o-------

Ancestrami

La Poursuite et l'Armistice

-------o-------

Les glorieux débris du 16e occupent les villages de Maffliers (E. M. C. H. R.) ; Belloy (1er Bataillon), Nerville (2e Bataillon), et Villers-le-Sec (3e Bataillon).

Le **7 octobre**, le Général **FAYOLLE**, commandant le Groupe d'Armées, vient lui-même, remettre la fourragère à ce qui reste du régiment : à peine un bataillon.

Le mois d'**octobre** est employé à recompléter les effectifs et amalgamer les renforts venus du 9e Bataillon du 14e R. I. Le sang afflue de nouveau dans ce corps épuisé par une lutte surhumaine ; les muscles se refont, se durcissent dans des exercices méthodiques, des manœuvres, des tirs ; et l'esprit se retrempe au gai soleil des frais paysages de l'Ile-de-France.

Et, le 31, l'ordre de départ pour le front va trouver un régiment vigoureux et enthousiaste ; exalté par les nouvelles qui parviennent, il sent que le Kolosse allemand chancelle, que le moindre effort peut le jeter bas à chaque instant ; et cet effort, il est prêt à le faire, avec ce même cœur, cette même volonté qui créa tant d'héroïsme !

Les étapes sont pénibles, les vieilles routes royales sont rudes, qu'importe !... le Boche recule !

Le 31, il est à Mortefontaine, Plailly, Ermenonville.

Le 1er novembre à Betz et Antilly. 55 kilomètres en deux jours ! Il se repose le 2.

Le 3, il cantonne à Vivière, Puisieux et Montgobert.

Et le 4, il atteint Soissons.

Le 5, il part en autos, passe aux abords de Laon et s'en vient débarquer à Bucy-les-Cerny. Le village est en ruines ; la rude voix du canon résonne par intermittences ; la pluie fine, pénétrante, implacable, qui tombe depuis le départ, ajoute encore à la tristesse de ce paysage de guerre ; le ravitaillement tarde, on parle de relève en première ligne ; mais aussi, le bruit court que les Allemands se replient ; cèdent partout et que leur débâcle s'affirme ; aussi, malgré le mauvais temps, c'est avec l'esprit joyeux et le cœur plein d'espoir que le **7** on reprend la marche en avant.

Mais ! on ne rencontre que le vide ; le soir on couche à Chéry-les-Pouilly et Chalandry ; le 8 à Gizy-Liesse et Monceau-le-Waast ; le 9, à Montigny-le-Franc, Rougement, Ébouleau, partout c'est

la désolation, la tristesse infinie du foyer abandonné ou de la maison brûlée, démolie par la ruine, souillée par un ennemi dont la rage est l'indice de la défaite.

Les quelques rares habitants qui nous reçoivent, sont fous de joie, pleurent et rient tout à la fois ; de pauvres drapeaux décolorés, sortis on ne sait d'où ? fabriqués d'on ne sait quoi ? flottent sur des ruines...

Le **10**, le régiment se repose dans ses cantonnements, et y apprend l'abdication du Kaiser et l'arrivée des parlementaires allemands au Q. G. du Maréchal **FOCH**. Les commentaires vont leur train ! et la joie fait passer bien des nuits blanches.

Le **11**, on se remet en marche, à la poursuite d'un ennemi qui n'a laissé sur son passage qu'embûches et ruines ; les routes sont coupées tous les 100 mètres d'énormes entonnoirs, les ponts sont rompus, les voies ferrées bouleversées, les rails tordus, sectionnés tous les 10 mètres ; il faut parfois marcher à travers champs, les convois se traînent péniblement à travers ces destructions.

En cours de route, vers 10 heures, arrive la grande nouvelle l'armistice est signé !!!

Cependant, les villages succèdent aux villages ; partout c'est l'enthousiasme, la joie du retour à la vie, au pays ; et le soir, au crépuscule, le régiment après 30 kilomètres d'une marche pénible mais combien joyeuse, défile devant son Colonel, dans Brunehamel, au milieu des troupes italiennes et d'une population en délire ; on chante la Marseillaise ! l'Hymne italien ! on chante ! on chante ! à en perdre la tête.

La poursuite est finie.

Le 12, le régiment rétrograde pour venir cantonner dans la région de Montcornet où il reste jusqu'au 11 décembre, occupé aux travaux de réfection des routes et voies ferrées.

L'occupation et les Pays Rhénans

Le 12 décembre, le régiment descend lentement, par étapes, vers le S.-E. ; il défile à Reims devant la Cathédrale et le Général **JOBA**, commandant la D. I. ; passe par Châlons-sur-Marne, Vitry-le-François où il rejoint le 13e C. A. : Bar-le-Duc, Toul, et s'arrête à Nancy, où il attend quelques jours de nouveaux ordres ; il repart vers l'Est ; passe l'ancienne frontière, et finalement s'en va embarquer à Sarrelouis le 10 février 1919. Le 12, il descend à Gross-Gerau et Dornberg, en plein pays ennemi, et de suite prend les avant-postes dans la région entre Darmstadt et Francfort ; l'annonce de la signature de la Paix, l'atteint à Stierstadt, le 29 juin, tout prêt à bondir en avant.

Aussi ferme dans son service délicat des avant-postes qu'il a été opiniâtre dans la résistance, il ne se laisse pas toutefois emporter par le ressentiment et la haine qui sembleraient devoir déborder de son cœur après une telle lutte, contre un tel ennemi.

Sa correction et sa mesure, en imposent autant à la population civile, que son ardeur combative en imposait il y a quelques semaines, aux hordes formidables du Kaiser.

Par cette occupation de la rive gauche du Rhin où il étonnait le peuple servile par sa belle discipline, volontaire et dévouée, par son moral élevé et sa sensibilité bien française, il parachevait ainsi magnifiquement sa grande œuvre :

LA VICTOIRE !!!

CONCLUSION

-----o-----

Ici, se termine l'historique du 16e Régiment d'Infanterie, suite ininterrompue d'épisodes glorieux.

Dans la défensive il se montre d'une ténacité inébranlable se sacrifiant noblement, modestement, pour remplir les missions qui lui sont données.

Il est splendide le 20 août 1914, quand, avec une admirable abnégation, il accomplit la mission de sacrifice qui lui est confiée de tenir le plateau de Schneckenbusch – Brouderdorf, devant Sarrebourg.
Pendant 7 heures, sous un feu de mitrailleuses et d'artillerie le plus violent, et en dépit de lourdes pertes, il tient jusqu'au moment où il reçoit l'ordre du Général Commandant la 1re Armée de se retirer.

Dans les secteurs qui lui sont dévolus, il ne perd aucune tranchée : Vic-sur-Aisne, Lassigny, Verdun, La Somme, Saint-Quentin, Avocourt, sont les témoins de son indomptable fermeté.

Et quand on fait appel à ses qualités offensives, il brise toutes les résistances dans un élan superbe qui, un jour, lui valut les acclamations enthousiastes d'un régiment anglais : Dalon (Épine de Dalon).

Le 20 août 1917, dans le secteur de Verdun, il est magnifique.

Pendant la grande bataille de la libération du territoire il gagne coup sur coup deux citations à l'Ordre de l'Armée.

Grand-Rozoy, le passage de la Vesle, Vailly, Ostel, proclament la valeur de cet admirable régiment.

Dans la poursuite il est infatigable. N'est-elle pas significative sa troisième citation, n'indique-t-elle

pas quels véritables poilus étaient ceux du 16e, qui égaux en courage à leurs aînés de la Grande Armée, méritaient après quatre ans de guerre d'être cités dans les termes suivants :

« Au lendemain d'un brillant succès lui ayant occasionné de lourdes pertes, a pendant deux mois, sans répit et sans souci de nouvelles pertes, poursuivi avec une grande ténacité et un mordant remarquable la conquête de tous ses objectifs sur une profondeur de 15 kilomètres. »

Aussi, plus tard, assis au foyer familial, n'oublie pas, poilu du 16e, la grande Épopée : 1914 – 1918.
Fais-la revivre dans tes enfants, dans tes petits-enfants.

Tu t'es montré digne de ceux qui inscrivirent sur ton drapeau : Hohenlinden, Wagram, Sagonte.

Souviens-toi aussi que ton héroïsme indomptable en sauvant ton pays a assuré le triomphe de la civilisation sur la barbarie.

N'oublie pas surtout tes compagnons tombés au Champ d'Honneur.
Ils dorment nombreux ceux qui n'ont pas vu luire la Victoire :
Ils ont fait noblement leur devoir et ils ont donné à leur Patrie tout ce qu'ils pouvaient donner.

POILU DE LA GRANDE GUERRE,

NE LES OUBLIE PAS.

-------o-------

Ancestrami

ANNEXE N° 1

----o----

LISTE DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS

et SOLDATS

tués à l'Ennemi au cours de la Campagne

1914 – 1918

---o---

1re PARTIE : LA GUERRE DE MOUVEMENT

Période **du 18 au 21 août 1914**.

Officiers : M.M. **HERTZ** Louis, Chef de Bataillon.
MONTAGNÉ Henri, Capitaine.
De PROVENCHÈRES Pierre, Capitaine.
AIGUEPERSE Marie, Capitaine.
PARIZOT Paul, Capitaine.
CALLEY Charles, Lieutenant.
DUBŒUF Léopold, Lieutenant.
BEAUMEL Marius, Sous-Lieutenant.
DEJEZ Albert, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 11. — Soldats : 136.

---o---

Période **du 21 août au 10 septembre 1914** (**La Mortagne**).

Officiers : MM. **MAROT** Ferdinand, Capitaine.
MIRAILLET Étienne, Capitaine.
MARIE Alphonse, Lieutenant.
ROUVET Louis, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 11. — Soldats : 255.

Ancestramil

IIe PARTIE : LA GUERRE DE TRANCHÉES

Période **du 11 au 17 septembre 1914** (**Picardie** – **Dreslincourt**).

Officiers : MM. **LAURENT** Marie, Sous-Lieutenant.
VILLARD Jean, Sous-Lieutenant.
Sous-Officier : 1. — Soldats : 102.

---o---

Période **du 24 au 30 septembre**, (**Lassigny**).

Sous-Officiers: 2. — Soldats : 65.

---o---

Période **du 1er octobre 1914 au 20 septembre 1915**.
(**Secteurs de l'Oise**).

Officiers : MM. **MARTIN** Édouard, Capitaine.
MECH Paul, Lieutenant.
RIVOIRE Claude, Sous-Lieutenant.
AUZOLLE Joseph, Sous-Lieutenant.
CHAMPAVÈRE Jean, Médecin Aide-Major.
Sous-Officiers : 27. — Soldats : 506.

---o---

Période **du 1er au 31 décembre 1915** (**Oise**).

Sous-Officiers : 6. — Soldats ; 33.

-----o-----

IIIe PARTIE : LES SOUBRESAUTS DU FRONT. — LES GRANDES BATAILLES DE POSITION.

Période **du 11 au 23 Mars 1916** (**Verdun**).

Officiers : MM. **CLAUSSAT** Jean, Chef de Bataillon.
MOREAU Pierre, Capitaine.
MATRICON Jean, Lieutenant.
DURIS Marie, Lieutenant.
CHANEL Henri, Sous-Lieutenant.
BONNEFOY Pierre, Sous-Lieutenant.

Ancestramil

JABOULEY Jean, Sous-Lieutenant.
MATHIEU Camille, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 13. — Soldats : 189.

---o---

Période **du 20 avril au 25 septembre 1916** (**Vic-sur-Aisne**).

Officiers : MM. **BORDIER** Augustin, Sous-Lieutenant.
GUILLEMIN Julien, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 4. — Soldats : 54.

---o---

Période **du 25 octobre au 10 décembre 1916** (**La Somme**).

Officiers : MM. **LACROIX** Joseph, Sous-Lieutenant.
CHIÈSE Frédéric, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 10. — Soldats : 126.

---o---

Période **du 29 janvier au 16 avril 1917** (**Saint-Quentin**).

Officiers : MM. **PEIRIOLE** Jean, Capitaine.
ROULLEAU Louis, Capitaine.
PACROS Georges, Lieutenant.
REYNAUD Claude, Lieutenant.
BARBE Louis, Sous-Lieutenant.
BUCAILLE Ferréol, Sous-Lieutenant.
MILLET Raphaël, Sous-Lieutenant.
SABY Marcel, Sous-Lieutenant.
VANNIER Maurice, Sous-Lieutenant.
DEMARS Georges, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 22. — Soldats : 229.

---o---

Période **du 31 juillet au 30 août 1917** (**Verdun**, **Avocourt**).

Officiers : MM. **THOMAS** François, Chef de Bataillon.
DEBENEDETTI, Chef de Bataillon.
MAUCOUR Georges, Capitaine.
PULBY Joseph, Lieutenant.
ROBARDEY Robert, Lieutenant.
RICHARD Sylvain, Lieutenant.

Ancêtres tramil

LEVITTE Georges, Sous-Lieutenant.
VIALLERON Jean, Sous-Lieutenant.
FIEFFE Louis, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 12. — Soldats : 152.

---o---

Période **du 10 octobre 1917 au 20 juillet 1918**
(**Secteurs de la Meuse, Argonne, Mort-Homme**).

Officiers : MM. **GIROUD** Albert, Sous-Lieutenant.
ROLLAND Jean, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 6. — Soldats : 62.

-----o-----

IVe PARTIE : LA GRANDE BATAILLE

Période **du 29 juillet 1918 au 30 septembre 1918**
(**Grand-Rozoy, La Vesle, Vailly** et **Ostel**)

Officiers : MM. **GIGNOUX** Régis, Chef de Bataillon.
De ROBERT Édouard, Capitaine.
BRISSAUD François, Sous-Lieutenant.
LAUGIER Jean, Sous-Lieutenant.
MAIRESSE Henri, Sous-Lieutenant.
PESTRE Baptiste, Sous-Lieutenant.
SOULLA Jean, Sous-Lieutenant.
TIXIER Jacques, Sous-Lieutenant.
LAVAUD Roger, Sous-Lieutenant.
MAZET Georges, Sous-Lieutenant.
MICHARD René, Sous-Lieutenant.
Sous-Officiers : 22. — Soldats : 242.

-------o-------

Mémoire des hommes

ANNEXE N° 2

-----o-----

CITATIONS

obtenues au cours de la Guerre 1914 – 1918

par le 16e Régiment d'Infanterie et par des

fractions constituées de ce Régiment.

----o----

a) CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

1° *Ordre N° 900 de la IIe Armée, du 20 septembre 1917.*

Le 16e Régiment d'Infanterie est cité à l'Ordre de l'Armée.

« Les 20 et 21 août 1917, sous les ordres du Lieutenant-Colonel **COLOMBAT**, a enlevé « brillamment et d'un seul élan les objectifs qui lui étaient assignés, sans souci des pertes, des « bombardements et des nappes de gaz, a réduit tous les nids de mitrailleuses, capturé 260 « prisonniers, dont 9 Officiers, ramené 10 mitrailleuses et 1 canon de tranchée. A rejeté 5 « contre-attaques en faisant encore des prisonniers et a maintenu toutes ses positions. »

Au Q. G., le 20 septembre 1917.
Le Général Cdt la IIe Armée
Signé : **GUILLAUMAT**.

2° *Ordre N° 342 de la Xe Armée du 27 septembre 1918.*

Le 16e Régiment d'Infanterie est cité à l'Ordre de l'Armée.

« Régiment qui s'est maintes fois signalé au cours de la Campagne. Le 29 juillet 1918, sous les « ordres du Lieutenant-Colonel **COLOMBAT**, avec un magnifique esprit d'abnégation et une « ardente foi patriotique, s'est porté sous un bombardement d'une violence extrême à l'attaque du « village de **Grand-Rozoy**, dont il s'est emparé de haute lutte, après avoir bousculé l'ennemi sur une « profondeur de plus de deux kilomètres, capturant ou détruisant tous les nids de mitrailleuses et « refoulant l'adversaire au delà d'une ligne de tranchées et de réseaux fortement défendus. S'est

Ancestramil

« maintenu sur ses positions malgré de nombreuses et très violentes contre-attaques menées jusqu'à « la nuit par des troupes de la Garde, dont il n'a pu briser l'élan que par des luttes corps à corps. Le « 1er août 1918 chargé de couvrir le flanc gauche de deux Divisions, a réalisé sa mission avec « succès, contribuant ainsi à la retraite de l'ennemi, auquel une de ses patrouilles a enlevé tout une « batterie de 77. Le 3 août 1918 au matin, après avoir marché toute la nuit, a atteint les objectifs qui « lui avaient été assignés, dans le minimum de temps et malgré de violents tirs de barrage. Au cours « de ces opérations a pris à l'ennemi : 220 prisonniers, 40 mitrailleuses lourdes, 50 mitrailleuses « légères, 4 canons de 77, 6 minenwerfer et 2 dépôts de munitions. »

Au Q. G., le 27 septembre 1918.
Le Général Cdt la Xe Armée
Signé : **MANGIN**.

3° *Ordre N° 556 de la IIIe Armée du* ***6 novembre 1918***.

Le 16e Régiment d'Infanterie est cité à l'Ordre de l'Armée.

« Régiment animé d'un bel esprit de sacrifice, ayant un profond sentiment du devoir et l'ardente « volonté de vaincre. Sous les commandements successifs du Chef de Bataillon Renaud **d'AVÈNE « des MÉLOIZES** et du Lieutenant-Colonel **COLOMBAT**, et au lendemain d'un brillant succès lui « ayant occasionné de lourdes pertes, a pendant deux mois, sans répit et sans souci de nouvelles « pertes, poursuivi avec une grande ténacité et un mordant remarquable la conquête de tous ses « objectifs sur une profondeur de 15 kilomètres. A franchi deux rivières sous le feu des mitrailleuses « et sous de violents bombardements ; a repris deux villages, a contribué à l'enlèvement du centre « de Braisne, à la reprise de la tête de pont très importante de Vailly et, quelques heures avant d'être « retiré de la bataille, a brillamment enlevé le village d'Ostel, très solidement défendu par des « mitrailleuses. »

Au Q. G., le 6 novembre 1917.
Le Général Cdt la IIIe Armée
Signé : **HUMBERT**.

4° *Ordre N° 306 de la IIIe Armée du* ***30 avril 1917***.

La 11e Compagnie du 16e Régiment d'Infanterie est citée à l'Ordre de l'Armée.

« Le 13 avril 1917, sous les ordres du Capitaine **PEIRIOLE**, s'est portée à l'assaut des tranchées « allemandes avec une résolution héroïque. A atteint la deuxième tranchée malgré un violent tir « d'artillerie et le feu de nombreuses mitrailleuses. A repoussé une contre-attaque ; puis, débordée « sur ses deux flancs par une seconde, se défendit avec une énergie digne de tout éloge, les hommes « luttant jusqu'à la mort et faisant subir aux Allemands de très lourdes pertes. »

Au Q. G., le 30 avril 1917.
Le Général Cdt la IIIe Armée
Signé : **HUMBERT**.

Ancestramil

5° *Ordre N° 306 de la IIIe Armée du* ***30 avril 1917***.

La 1re Compagnie du 16e Régiment d'Infanterie est citée à l'Ordre de l'Armée.

« Le 13 avril 1917, sous les ordres de son Chef, le Capitaine **VOISIN**, s'est portée avec un ordre et une résolution dignes des plus grands éloges à l'attaque de la position ennemie. S'est emparé de trois tranchées successives, a résisté pendant une heure et demie de combat corps à corps, à plusieurs contre-attaques allemandes et n'a regagné, pas à pas, sa base de départ qu'après avoir rempli sa mission et après avoir causé à l'ennemi les pertes les plus graves. »

Au Q. G., le 30 avril 1917.
Le Général Cdt la IIIe Armée
Signé : **HUMBERT**.

6° *Ordre N° 1023 de la IIe Armée du 17 décembre 1917.*

Le peloton de Grenadiers d'élite du 3e Bataillon du 16e Régiment d'Infanterie est cité à l'Ordre de l'Armée.

« Sous le commandement du Sous-Lieutenant **FONLUPT**, des sergents **GROUT**, **COUDEYRAT**
« et **DAVID**, a, du 11 au 24 novembre 1917, effectué quotidiennement des reconnaissances, tendu
« des embuscades de jour et de nuit, étudiant avec patience et ténacité les lignes ennemies et les
« habitudes des occupants. »
« le 29 novembre 1917, sans préparation d'artillerie, s'est audacieusement élancé à l'assaut d'une
« petit poste, franchissant 80 mètres de réseaux, s'ouvrant un passage dans une grille métallique de
« 2 m.50 de hauteur et située à moins de 10 mètres des sentinelles ennemies. »
« Celles-ci s'étant repliées, en tirant des coups de feu, a pénétré plus avant dans la position à la
« recherche d'abris occupés, en a fouillé plusieurs et, après un combat à la grenade, a réussi à
« ramener dans nos lignes 9 prisonniers. »

Au Q. G., le 17 décembre 1917.
Le Général Cdt la IIe Armée
Signé : **HIRSCHAUER**.

b**) ORDRE GÉNÉRAL N° 103**
du GROUPEMENT du GÉNÉRAL DE BAZELAIRE.
(*Armée de Verdun*)

Le 16e Régiment d'Infanterie faisait partie de la 25e D. I.

« Sous un bombardement dont l'intensité dépasse toute idée, après des jours et des nuits de combat sans trêve ni répit, les troupes de la 25e Division ont barré la route à l'ennemi.

« Soldats d'Afrique et soldats de France, défenseurs de Béthincourt, de Cumières et de Mort-Homme, l'âme haute comme l'âme de leur Général, sont rentrés dans la grande bataille de Verdun pour préparer la Grande Victoire. »

Au Q. G., le 17 mars 1916.
Le Général **DE BAZELAIRE**
Signé : **DE BAZELAIRE**.

c) **CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION.**

Ordre 110 de la 25e Division, du 19 mai 1915.

Le Groupe d'éclaireurs du 2e Bataillon du 16e Régiment d'Infanterie est cité à l'Ordre de la Division :

« Sous la conduite de son Chef, le Sous-Lieutenant **de BREIL**, a réussi à gagner, en rampant, le « boyau de communication d'un poste allemand que l'on devait enlever. Après avoir cisaillé les fils « de fer, s'est élancé sur le poste et a pris la plus large part à son enlèvement et à la mise hors de « combat de tous ses défenseurs. »

Au Q. G., le 19 mai 1915.
Le Général Cdt la 25e Division,
Signé : **DEBENEY**.

d) CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE.

Ordre N° 60 du 17e Corps d'Armée, du 9 janvier 1918.

La 6e Compagnie du 16e Régiment d'Infanterie est citée à l'Ordre du Corps d'Armée :

« Compagnie d'élite, qui, sous le Commandement du Lieutenant **THOMAS**, a donné de nouvelles « preuves de son endurance, de sa magnifique bravoure et de sa volonté de conserver le terrain dont « la garde lui avait été confiée, en repoussant toujours avec succès, sous un bombardement violent « et dans une situation matérielle des plus précaires, plusieurs attaques ennemies menées par des « troupes spécialement entraînées. (18 – 22 décembre). »

Au Q. G., le 9 janvier 1918.
Le Général Cdt le 17e C. A.,
Signé : **GRAZIANI**.

----------o----------

Ancestramil